

L'OEUVRE D'HUBERT PONSCARME



(Plaquette de Yenceste)

trant quel a été le glorieux rôle de M. Ponscarme dans une rénovation qui est en grande partie son œuvre.

L'occasion est belle, au reste, car sa verte vieillesse ne connaît pas la lassitude et ses envois au Salon, cette année même, témoignent que son esprit, sa vision et sa main ne faiblissent pas.

Les lecteurs de *l'Art Décoratif* qui ont bien voulu suivre la série d'articles que nous avons publiés ici même, durant les derniers mois de l'année 1901, sur la médaille française, se rappelleront que ces articles débütèrent par un salut au vaillant artiste qui, le premier, dans une œuvre à jamais célèbre, le portrait de Naudet, se libéra des règles étroites auxquelles était soumise la gravure en médailles. Modèle toujours cité, toujours respecté, car rien dans une pareille médaille n'est appelé à vieillir, à prendre cet air caduc qui atteint toujours les travaux où la conscience est remplacée par l'habileté ou le pastiche.

Il y a des artistes qui ont le don; d'autres, à défaut de qualités natives, ont la ténacité. Les seconds arrivent parfois à faire des choses passables, honnêtes même; les premiers seuls créent des œuvres belles, originales. M. Ponscarme se classe parmi ceux qui ont le don. Alors que sa vie ne pouvait encore avoir de but, ses tentatives d'art se recommandaient déjà par certains côtés qui distinguent les artistes de race.

L'EXTRAORDINAIRE fortune de la médaille contemporaine, l'éclat de certains noms en qui la foule simpliste s'est plu à personnifier cet art, n'ont pas peu contribué à fausser l'opinion sur les origines du mouvement actuel. On trouvera donc naturel notre désir de mettre les choses en place en mon-

Nous avons la bonne fortune de pouvoir reproduire quelques-unes des premières œuvres du maître. L'une, son portrait, remonte à 1847, c'est-à-dire à l'année qui suivit son arrivée à Paris (1846); l'autre, ce joli portrait de jeune fille que coiffe le bonnet comme un casque de Minerve, date de 1852.

M. Ponscarme n'était alors qu'un graveur sur acier, et ces deux œuvres se ressentent du métal travaillé par leur auteur. Mais, déjà, comme la ligne est concise et souple le modelé! Que des aînés lui apprennent à préciser son dessin, à discipliner la matière, l'artiste sera vite parfait. Ces initiateurs furent successivement, ou plutôt presque simultanément: Lecoq de Boisbaudran, dont les meilleurs artistes de l'heure présente, Fantin-Latour, Rodin, Alphonse Legros, sont glorieux d'être les élèves; Augustin Dumont, le statuaire à qui l'on doit l'élégant Génie qui surmonte la colonne de la Bastille; enfin, Vauthier-Galle et Oudiné, qui ont laissé un nom dans la médaille. De ces trois artistes, M. Ponscarme reste peu de temps l'élève. Bien vite, ils le considèrent comme un ami.

L'année 1862 nous le montre maître de lui-même. Depuis 1855, époque où il a obtenu le second grand prix de Rome, il n'a cessé de travailler, modelant ces médaillons dont le nombre est dès ce moment considérable. Et le voici qui obtient dans un concours ouvert par la Préfecture de la Seine un triple succès. Il est, en effet, chargé de commémorer deux évé-



nements importants pour l'histoire de Paris: les grands percements qui modifient l'aspect de la capitale; la réunion des communes suburbaines à celle-ci. Enfin, il doit fixer dans le bronze les traits du principal collaborateur du préfet Haussmann, ceux de Charles Merruau, secrétaire général de la Préfecture de la Seine. Ce portrait est l'oc-

L'ART DÉCORATIF

casation d'une œuvre qui marque dans la carrière de M. Ponscarne, tandis que les deux allégories qui doivent décorer les deux médailles données en concours retiennent par leur significative simplicité.

Mais voici qui est mieux encore : en



1867, il a l'honneur de graver la médaille décernée aux exposants de l'Exposition Universelle. Cette médaille est trop répandue et par conséquent trop connue pour qu'il soit nécessaire de la longuement commenter. Néanmoins on doit insister sur l'effigie de Napoléon III qui en décore l'avvers. Le profil est noble tout en restant véridique. Ce n'est pas la basse silhouette rêvée par les caricaturistes, mais bien la figure d'un homme habitué à vouloir et à gouverner. Napoléon a trouvé un portraitiste idéal. Aussi, sans que le médailleur recoure à la flagornerie ni aux intrigues, il se voit choisi, de préférence à tout autre, chaque fois que l'effigie impériale entre en jeu. C'est ainsi qu'en vue d'une médaille où les profils de l'empereur, de l'impératrice et du prince impérial se trouvent superposés, M. Ponscarne fut appelé à modeler le médaillon du prince impérial que nous reproduisons. Que de vie, d'expression et de jeunesse dans ce fin profil d'un modelé si délicat. Véridique, certes, mais avec cette allure attique qui ne se découvre dans les œuvres modernes que lorsqu'elles sont parfaites. Jusqu'alors, M. Ponscarne n'a fait que suivre, avec goût et liberté il est vrai, les errements de ses confrères. Il a marqué toutes les médailles sorties de sa main de l'empreinte de ses dons, sans oser se libérer cependant de certaines conventions, si ce n'est pourtant dans ses médaillons, dont le délicat modelé avait été pour les artistes les mieux doués, comme Chapu, une révélation. Que l'on compare, au musée du Luxembourg par exemple, les médaillons de

M. Ponscarne et ceux exécutés à Rome par Chapu, les portraits de femme notamment, et l'on sentira vite la parenté évidente des œuvres, expliquée au reste par les relations amicales et très anciennes des deux artistes. Ils s'étaient connus à leurs débuts, c'est-à-dire avant 1855, année où M. Ponscarne obtint le second grand prix de gravure en médaille et M. Chapu le premier grand prix de sculpture.

Voici l'heure venue où le maître dont nous nous occupons va libérer la médaille des entraves qui gênaient son essor. L'effigie d'un vieux savant, Josephus Naudet, en est le prétexte.

« Une révolution, cette médaille ! a fort justement écrit M. Roger Marx. Le graveur ne s'était pas borné à *mater* le fond pour obtenir l'unité, l'harmonie ; la délicate souplesse du modelé y protestait avec éloquence contre l'exagération habituelle des saillies et la dureté des contours. Bien plus, M. Ponscarne s'aventurait à s'affranchir du cadre d'un listel inutile ; puis, renonçant à l'emploi des caractères typographiques vulgaires, sans convenance, il contraignait la légende, par le style approprié des lettres et la variabilité de leurs dispositions, à prendre le rôle ornemental de l'écriture arabe ou japonaise, à participer pour l'effet au pittoresque de l'ensemble. »

Devant cette œuvre, public et professionnels hésitent un moment. Beaucoup parmi ces derniers sont encore hantés par la virtuosité d'outil qui avait fait le succès de Galle ; la médaille est toujours pour eux le bibelot sec que certains comparent à un bouton de métal. Mais le graveur Oudiné, qui se double d'un sculpteur, sent vite la légitimité de la révolution provoquée par M. Ponscarne, et on le verra, à la fin de sa carrière, faire son profit de cette liberté prise par un autre que lui. Dans un autre ordre d'idées, le savant J. B. Dumas apporte son approbation à la médaille de Naudet et l'empereur lui-même fait connaître qu'il lui serait agréable que d'autres médailles fussent faites à l'image de celle-ci.

Avec de tels encouragements, M. Ponscarne n'a plus qu'à suivre la voie où il s'est si opportunément engagé. Mais, au lieu de s'en tenir à cette première victoire, il ne cessera d'améliorer sa technique, de chercher à réaliser cet idéal qui est au fond du cœur



H. PONSCARME

L'ART DÉCORATIF



H. PONSCARME

de tout véritable artiste. Il veut que toujours, dans l'œuvre du médailleur, il y ait harmonie entre le cadre et le sujet modelé sans dureté, dans la lumière. Mais ce n'est pas tout. Allégories ou effigies doivent se préciser naturellement, simplement, sans jamais laisser visibles les habiletés techniques. « L'artiste doit beaucoup savoir, mais il lui est interdit d'étaler sa science », dit volontiers M. Ponscarne. Et cette vérité, il l'affirme successivement dans les médailles et médaillons de M^{mes} Augustin Dumont, Ponscarne, Parker, de MM. Paul Leconte, Louis Buffet, Gaston Marquiset, Jules Ferry, J. Brame, Boucher, Méline, qui nous mènent jusqu'aux œuvres récentes : César Franck, E. Drumont, les médailles du Sacré-Cœur, de la Paix, de la Guerre, ces deux dernières n'étant autres que les effigies stylisées de deux contemporains.

Entre temps, M. Ponscarne a eu à commémorer des événements, à exécuter des commandes d'État. A défaut de la France qui tarde à changer le type de ses monnaies, le prince de Monaco charge H. Ponscarne de lui graver une nouvelle monnaie d'or. Il ne s'agit point là d'une allégorie, mais de l'effigie du souverain de l'heureuse principauté. M. Ponscarne crée une œuvre admirable de style et de vérité où sont cependant respectées toutes les exigences qui régissent une monnaie destinée à circuler de main en main. Ce jeton monétaire pourra être changé. Sa haute valeur d'art lui assurera l'immortalité qui auréole les plus purs spécimens numismatiques de l'art grec.

Ce qu'aurait été la conception républicaine de M. Ponscarne, on peut s'en rendre compte en contemplant l'imposante effigie de liberté ailée qui figure à l'avvers de la médaille commémorative de l'inauguration du Musée Européen. C'est là, en effet, le type un peu modifié d'un projet de monnaie soumis à M. Thiers, sur la fin de 1871. Mais le prudent homme d'État n'osa prendre une décision.

Le maître peut être hardi dans la conception, audacieux dans l'exécution, jamais les symboles qu'il exprime ne sont obscurs. Cet homme de haute stature, dont les traits énergiques sont encadrés par une barbe michelangesque, est un lettré, et nul comme lui ne sait débrouiller la signification d'une allégorie et clairement l'exprimer. Que l'on

examine la médaille destinée à rappeler l'élection de Félix Faure à la présidence de la République. Chaque figure est à sa place, tout mouvement est significatif, rien n'est indiqué qui n'ait été auparavant mûrement raisonné.

« Pas d'équivoque, pas de trouvaille hasardeuse », ne cesse de répéter M. Ponscarne



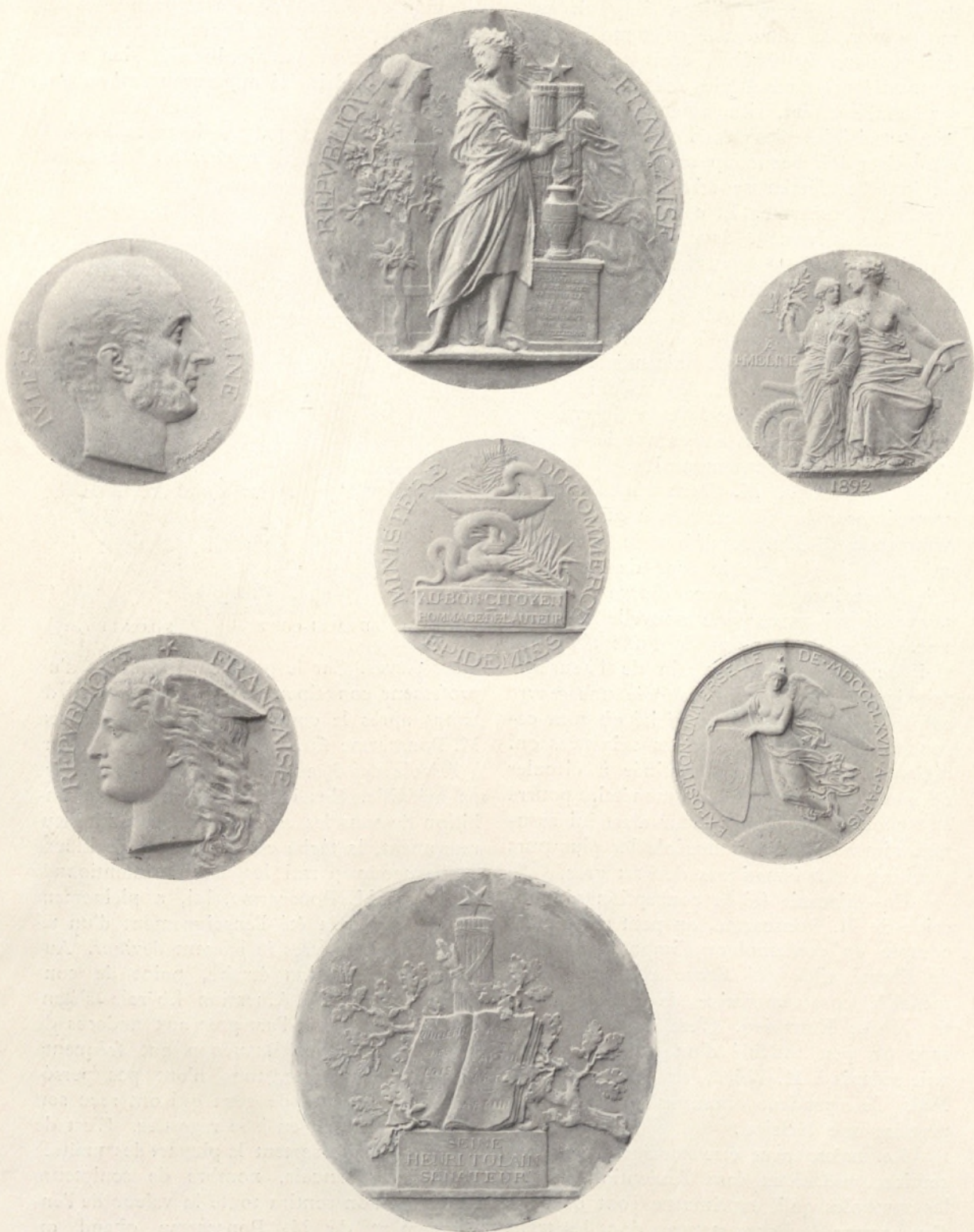
MÉDAILLE DU SACRÉ-CŒUR

(SALON DE 1902)

à ses élèves. Car le praticien se double d'un professeur convaincu de sa mission. Peu de temps après le coup de théâtre de Naudet, M. Ponscarne fut, en effet, appelé à diriger, à l'École des Beaux-Arts, l'atelier de gravure en médaille. Enseigner, c'est la grande ambition de tous les esprits novateurs. Malheureusement, la tâche est difficile et périlleuse et beaucoup parmi les mieux intentionnés échouent. M. Ponscarne, lui, a pleinement réussi. Ce qu'a été l'enseignement d'un tel homme, ses œuvres le laissent deviner. Aucune préoccupation étroite, point de contrainte, mais une éducation libérale s'étendant de l'étude de l'art grec aux audaces de l'art moderne. Beaucoup ont fréquenté l'atelier Ponscarne, tous n'ont pas persévéré, mais aucun de ceux qui ont reçu son enseignement n'a eu à le regretter. C'est de son atelier que sortent la plupart des maîtres médailleurs actuels, nombre de sculpteurs aussi. Et l'on sentira toute la valeur de l'enseignement de M. Ponscarne quand on saura que des artistes aussi divers et aussi personnels que Roty, Alexandre Charpentier, Yencesse ont passé par l'atelier qu'il a dirigé et dirigé encore.

CHARLES SAUNIER.

L'ART DÉCORATIF



H. PONSCARME

HENRY CARO-DELVILLE

Au Salon de 1900, une toile subtile, un portrait de jeune fille, avait appelé nos yeux, et le crayon du salonnier marquait le n° 251 d'un signe notant le très moderne raffinement de sa gamme bleuâtre. L'auteur, un inconnu, le livret nous le désignait ensuite en ces termes : « CARO-DELVILLE (*Henry*), né à Bayonne (Basses-Pyrénées), élève de MM. Bonnat, Albert Maignan et Jolyet. » Comme documentation, c'était plutôt maigre. Et qui donc avait retenu l'œuvre et l'auteur ? En 1900, la place de Breteuil était si loin, l'Exposition si près ! Le vrai début de l'artiste fut son envoi au Salon de 1901 : début mémorable, avec la *Manucure* et le *Thé*, deux études, disait encore le catalogue, modestement ; deux études qui prenaient de primé abord les dimensions, l'importance et la renommée de deux tableaux. Sans parler du public, qui toujours va droit au sujet, la *Manucure* conquiert, dès le matin du premier jour, les psychologues et les peintres : les psychologues, par l'âme toute contemporaine qui se dégageait naturellement du soulignement des lignes ; les peintres, par l'harmonie non moins expressive qui faisait alterner les noirs vigoureux avec les pâleurs ambiantes, blanc sur blanc. Le *Thé* plut davantage aux artistes, je veux dire aux délicats qui se réjouissent du noble jeu de la composition et de son regain de faveur : c'était la même jeune femme singulière et brune, au premier plan, dans un rocking-chair, la svelte indolente qui, tout à l'heure, tendait sa main pâle à la vieille manucure solennelle en chapeau, mais entourée cette fois d'un essaim de visiteuses et d'amies, tandis qu'une jeune fille est affairée par les graves devoirs

du *five o'clock*... Le *Thé* seul fut médaillé par un jury timide ; mais la *Manucure*, au demeurant mal placée, fit sensation.

L'antithèse persiste au Salon de 1902, où la *Belle Fille*, dans la clarté tamisée de son intérieur, rappelle l'harmonieuse audace de la *Manucure*, alors que la *Dame à l'hortensia* n'est qu'un portrait anonyme qui devient une « œuvre d'art » par le sentiment de calme fierté qui s'exhale de l'attitude imposante aussi bien que de la symphonie si distinguée des gris et des noirs.

Telles sont, jusqu'ici, les principales manifestations du peintre qui a déjà beaucoup produit, si l'on considère la qualité de l'œuvre et les vingt-cinq ans de l'auteur. Cataloguons encore une dizaine de portraits, dont celui de cette jeune femme accoudée, exquise, irréprochable, élégamment vraie



H. CARO-DELVILLE

PORTRAIT

L'ART DÉCORATIF

dans sa réverie discrète comme l'atmosphère du décor où les gris beiges de la robe et le vieux rose d'un coussin font valoir sa chevelure de jais. Quelques tableaux aussi, des études : *Le petit déjeuner* matinal ou *La jeune servante*, si bien vue et qui fut exposée à Dusseldorf, à Berlin, avant de paraître en ce moment à Londres avec la *Manucure* retour d'Amérique, de Pittsburg. Une exposition de jeunes, à la galerie Silberberg, vient de nous montrer une nouvelle harmonie, pleine d'observation, ou, si vous préférez, une nouvelle observation pleine d'harmonie : *La Partie de cartes*, à côté d'un ensemble restreint d'études peintes, de fusains nerveux et de statuettes drôlement polychromées, modernes Tanagras sans prétensions, délassement du peintre qui saisit d'un coup d'œil le geste amusant ou la mode exagérée de la passante.

Études et portraits, l'œuvre fait de-

viner l'auteur, l'homme qui est à la fois un artiste et un peintre (les deux termes n'étant pas absolument synonymes). Hardi, résolu, charmant de simplicité studieuse et de finesse vive : tel il nous apparaît. Son père, qui le destinait au commerce, ne voulut pas résister à son penchant pour la palette. Après deux ans d'études à Bayonne, il vient à Paris, traverse rapidement l'École des Beaux-Arts et l'atelier de Bonnat, son compatriote, quittant sans regret la formule pour la vie. La formule enseignée s'apprend vite, mais il faut déchiffrer la vie : n'est-ce pas Théophile Gautier, le magicien aimé de Baudelaire, qui soutenait cette paradoxale vérité : « Dans l'art, la difficulté suprême, c'est de peindre ce qu'on a devant les yeux : on peut traverser son époque sans l'apercevoir, et c'est ce qu'ont fait beaucoup d'esprits éminents. Être de son temps, rien ne paraît plus simple et rien n'est plus malaisé.

Ne porter aucunes lunettes ni bleues ni vertes, se trouver dans la foule et en sentir l'aspect, dessiner les physionomies de tant d'êtres divers : voilà ce qui exige un génie tout spécial! »

M. Caro-Delville a bientôt répudié les lunettes de ses maîtres et des maîtres : vite naturalisé Parisien, ce méridional a peu voyagé; Paris le retient, avec le parfum capiteux de la femme moderne, de la « poupée sublime », diraient les Goncourt. Mais cette passion d'artiste ne l'aveugle pas : le peintre n'est pas un poète qui dépeint son rêve. Il aime sa contemporaine, son modèle, il la regarde vivre au Bois, au théâtre, au *five o'clock*, au *garden-party*, dans toute réunion qui sent bon ; mais il décrit sans mensonge son élégance un peu perverse. Il ne flatte pas. Ses types réels, souvent



H. CARO-DELVILLE

(Salon de 1902)

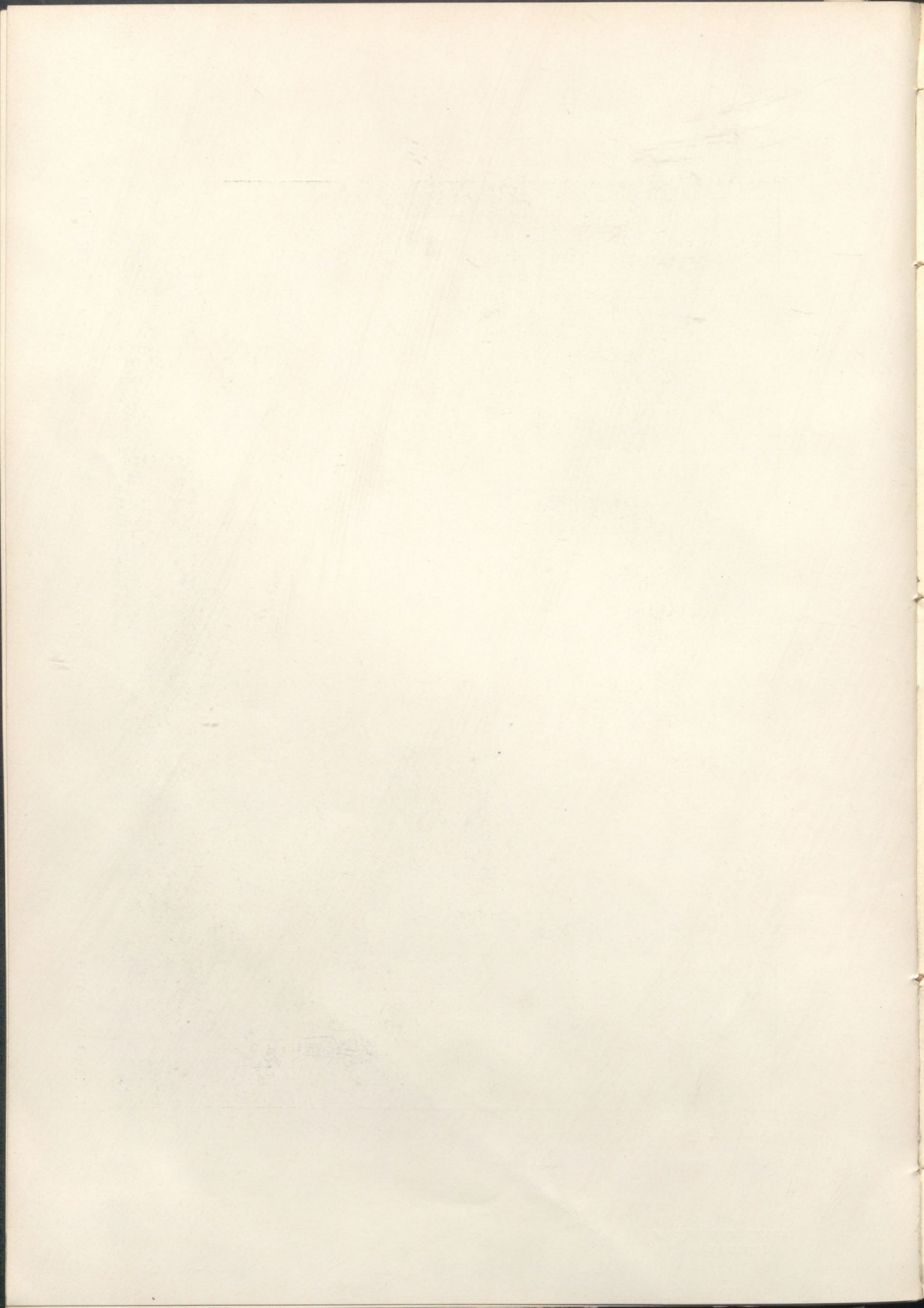
LA DAME A L'HORTENSIA



LA BELLE FILLE

(Salon de 1902)

H. CARO-DELVILLE





H. CARO-DELVILLE

LE PETIT DÉJEUNER

laid à force d'âme à fleur de peau, n'auraient-ils pas charmé le poète précis des *Fleurs du Mal*, l'admirateur désabusé de la *Passante* qui cherchait « le peintre de la vie moderne » ? Ce n'est plus, ici, le peintre mondain qui cultive le petit genre et le joli, le sujet spirituel ou sentimental; mais un tempérament à la fois sensuel et subtil qui devine juste et voit fin. Le vice même ne l'effarouche point, pourvu qu'il soit discret d'allure et plastique aux yeux.

Le choix des modèles exprime non seulement une âme d'artiste, mais une société, le moment d'une société, de l'âge moderne, le nôtre, où le monde et le demi-monde n'ont pas des frontières bien définies: je parle des apparences. Les physionomies disent les mœurs; le décor exprime la mode: M. Caro-Delville et ses contemporains goûtent les étoffes Liberty, les brochés, les broderies, les lignes onduleuses et les teintes pâlies; l'observateur apprécie les coiffures mousseuses et l'art féminin, si fort en progrès, la parure et le geste, l'ampleur de la jupe et le chiffonnement de la mine, le costume original et les bijoux rares, toute l'influence de l'art

nouveau sur la vie et sur le tableau qui la reflète.

Études ou tableaux sont toujours des portraits, tant le caractère individuel se trouve expressivement écrit, sans être chargé, dans la pâte: mais des portraits composés, c'est-à-dire prémédités, stylisés, conçus par un regard d'artiste que l'impression de Manet ne rend pas ingrat pour la ligne d'Ingres. Et c'est ainsi que la réalité devient une harmonie: couleur et composition collaborent pour exprimer la vérité la plus humaine en beauté. Ici, le peintre apparaît dans le psychologue. La peinture ne vaut jamais sans l'exécution; demandons-nous toujours: comment le peintre va-t-il rendre ce qu'il a bien senti? Le jeune M. Caro-Delville doit chérir par-dessus

tout, après la vie, la famille des peintres argentins aux fines tonalités, Velasquez et notre Chardin, les peintres de la vie.



H. CARO-DELVILLE

LA JEUNE SERVANTE

L'ART DÉCORATIF

Dans la désinvolture de Manet, qu'il a connu tard, ce qu'il doit apprécier c'est moins le disciple encore assombri de Goya que l'harmoniste heureux du *Déjeuner* dans l'atmosphère blonde. Être fin sans être gris, être vigoureux sans être lourd, rester clair sans devenir crayeux, réconcilier la couleur avec les valeurs, — autant de problèmes techniques qui préoccupent un harmoniste : et les meilleurs morceaux de l'auteur de la *Manucure* attestent d'abord cette préoccupation ; à ce point de vue, la nouvelle *Partie de cartes* nous semble une réussite des plus significatives. On devine le peintre amusé d'exprimer délicatement de la vie en faisant jouer l'accord des lumières laiteuses et des demi-teintes sur un groupe si naturel ! Cette clarté plus enveloppée,

sans lourdeur, ce caractère plus appuyé, sans caricature, ne dénotent pas seulement un début d'artiste, mais confirment une phase bienvenue dans l'évolution de notre art.

M. Caro-Delvaille tient son rang, parmi les premiers, dans ce groupe attachant des nouveaux peintres d'intimité, fidèles à la lumière apaisée de nos intérieurs. Méridional, il aurait pu se livrer au paysage, aux âpres violences des pays basques : il a préféré le *home* élégant où les bruits de la rue s'éteignent, le salon familial ou mondain, toujours sévère, où le portrait lui-même revit dans son cadre de chaque jour. De fraîches figures ou des regards aigus animent ce sobre décor. Ni mystère profond, ni symbole : la pensée naît seulement du plaisir des yeux. Hier, on disait : modernité ; nous disons désormais : intimité. Vous sentez la nuance ?

Mais il faut remonter plus haut, devant cet art juvénile, un peu *manétiste* ; en écoutant le frou-frou des jupes et des voix à l'heure aimable du *Thé*, n'est-il point permis de faire un rêve et d'évoquer la *Femme en blanc* de l'harmoniste Whistler, qui fut la perle du glorieux Salon des refusés, en 1863 ?

On est toujours fille de quelqu'un, et notre contemporaine, analysée par M. Caro-Delvaille, ne saurait m'en vouloir d'invoquer en sa présence une telle parenté.... Du reste, il est non moins permis de compter très fort sur l'avenir d'un pareil débutant qui ne croit qu'au travail et qui tient déjà ses promesses.

RAYMOND BOUYER.



H. CARO-DELVAILLE

ETUDE (AU CRAYON)



H. CARO-DELVAILLE

LA MANUCURE

LES OBJETS D'ART AUX SALONS

II. SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



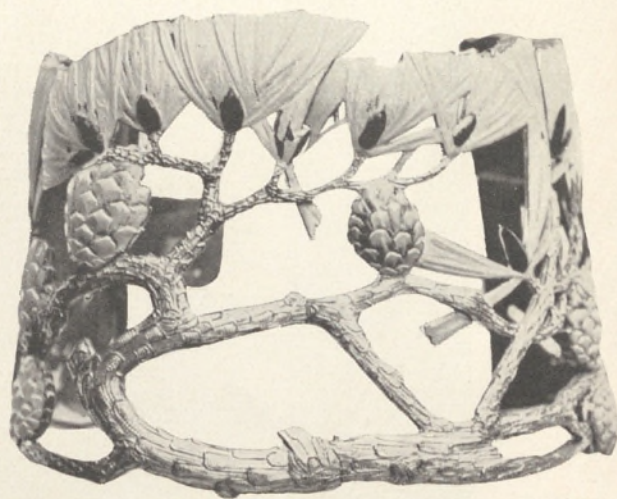
LALIQUE

ON dit plutôt du mal de la section d'art décoratif au Salon des Artistes français. C'est de tradition. La Société Nationale fit la première une place à l'art décoratif; les Artistes français n'ont suivi que plusieurs années après, et d'assez mauvaise grâce à ce qu'on assure. Bref, pour ceci ou cela, il est entendu que la Société Nationale est le Salon «chic»; l'autre n'est que le grand Salon.

Cependant, s'il y a une foule de choses quelconques ou moins que quelconques dans la section d'art décoratif des Artistes français, de choses qu'on eût mieux fait de laisser à la porte, il y en a d'autre part au moins autant de bonnes qu'à la Société Nationale. Si l'on met à part, dans celle-ci, les meubles et intérieurs, nombreux et classés à tort parmi les objets d'art (c'est dans la classe d'architecture qu'ils devraient être), le reste a de larges équivalents au Salon des Artistes français, même sans parler de la vitrine de Lalique, à laquelle la Société Nationale ne peut rien opposer. Il n'est pas question ici d'établir un parallèle désavantageux à la Société Nationale — d'autant moins que cette revue n'y compte que des amis; — cela veut seulement dire que l'idée de la mise en honneur de l'*ars minor* a fini de faire son chemin, et qu'à cette heure elle est acceptée, et fêtée, aussi bien dans le milieu qui s'y montra d'abord hostile que dans celui d'où elle sortit.

La Société des Artistes français a l'habitude d'offrir une salle à part à Lalique et une à MM. Falize. Le second hommage diminue vraiment trop la valeur du premier. Je n'y trouverais cependant rien à redire si les deux salles étaient à côté l'une de l'autre; l'insignifiance du contenu de la seconde deviendrait trop frappante au sortir de l'éblouissement de la première pour qu'il ne jaillisse pas un enseignement de là, à savoir qu'en dessous du supérieur, rien n'existe dans l'art.

Tout a été dit sur Lalique; je n'entreprendrai pas de le répéter. Je crois fermement que la postérité verra en lui le plus grand artiste de la France de notre temps. Il n'a pas peint de tableaux, il n'a pas taillé de monuments, mais l'espèce de l'œuvre n'a pas de rang devant le génie. Il a versé dans des bijoux les richesses d'une des imaginations les plus prodigieuses que le monde ait connues. Ces richesses sont inépuisables; chaque nouvelle œuvre de Lalique révèle un nou-



LALIQUE

veau Lalique. Je ne vois pas d'exemple dans le présent ni l'histoire d'une si étonnante diversité, d'un renouvellement si continu et si complet de soi-même. Lalique montre ce fait unique d'un grand créateur qui n'a pas de procédés familiers, pas de formules, pas de plan habituel sur lequel chaque nouvelle idée est déroulée. Il est insaisissable, au point qu'on se demande en quoi le bijou d'aujourd'hui procède tout entier



R. LALIQUE
PARURE DE CORSAGE

L'ART DÉCORATIF

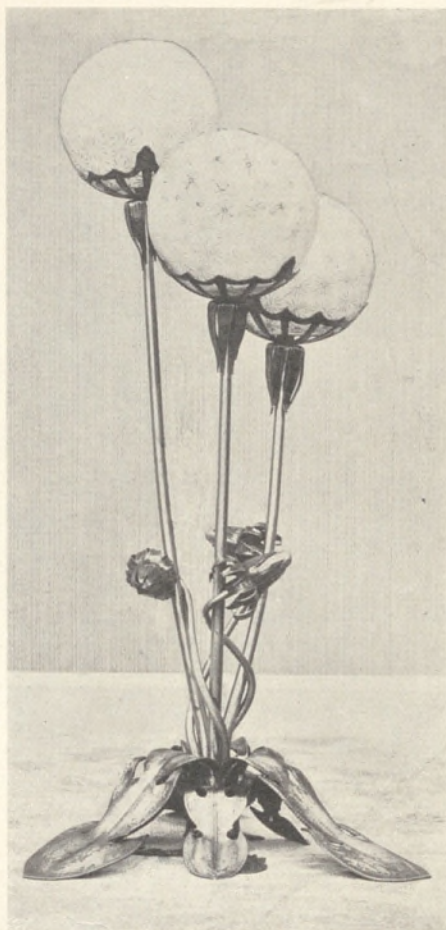
de Lalique — comme on l'écrit partout et comme c'est vrai d'ailleurs.

Plus il avance, plus il grandit. Au je ne sais quoi de singulier, de trop violemment saisissant dans les inventions des premières années a succédé peu à peu la plus radieuse sérénité. La couleur plutôt sévère et terne s'est changée en tons exquis et doux, dont il semble posséder une gamme inépuisable. Les pierres précieuses et les brillants, autrefois unité fulgurante dans la pièce, s'épandent et s'ordonnent maintenant sur toute sa face, et leurs jeux de clartés se marient dans la plus discrète et la plus douce union aux émaux et aux ors. Le grandiose est devenu l'exquis sans rien perdre de sa robuste force.

On félicite Lalique de ce que ses bijoux, autrefois magnificences de musées, ont repris le caractère de parure de la femme. Je fais comme les autres, mais je le regrette presque. Ces œuvres admirables m'inspirent



FEUILLATRE PENDULE (ÉMAUX ET BRONZE DORÉ)
(Lépine éd.)



MAJORELLE

FLAMBEAU (FER FORGÉ)

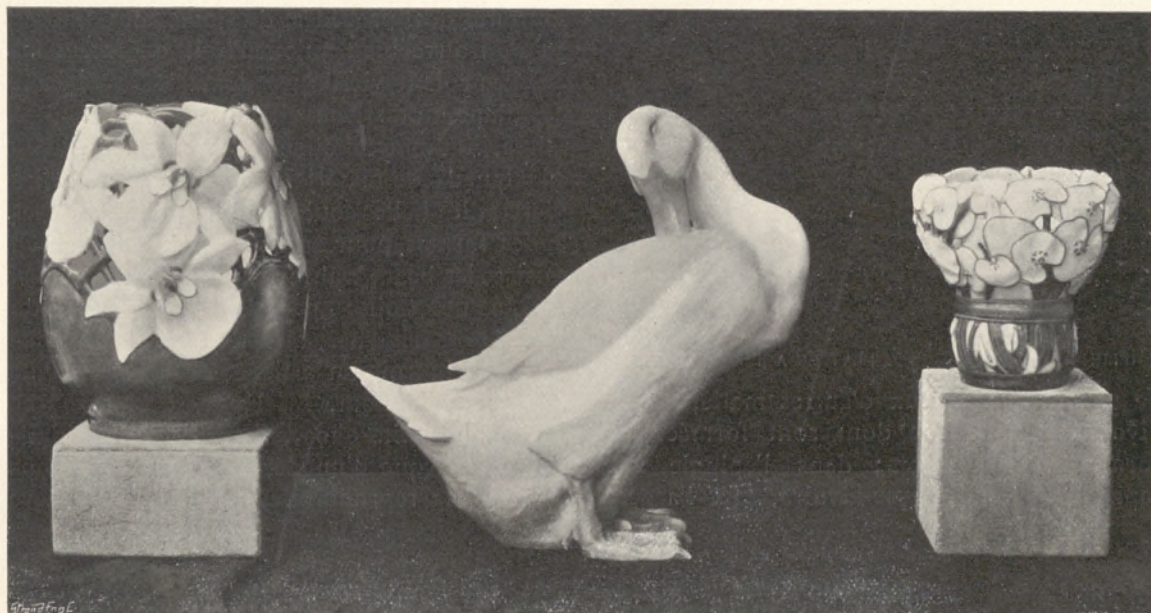
une sorte de respect, — et je suis pourtant l'homme le plus indifférent du monde au bibelot — si bien qu'il me semble presque outrageant pour elles que leur sort soit d'être disséminées à tous les vents. Un petit morceau de Lalique n'est pas Lalique; un tel homme ne devrait être contemplé que tout entier.

D'autant plus qu'il ne manque pas de bijoux qui valent ceux de Lalique, en tant qu'instrument de beauté pour la femme. Ceux exposés par M. Bonny, par exemple. M. Bonny, qu'on a remarqué l'année dernière, et encore plus cette année, assemble les matériaux précieux suivant un plan nouveau, qui est sans contredit fort bien entendu au point de vue des désirs de la femme et de ce qu'elle attend de la parure. Ses objets sont à la fois le bijou et le joyau; ils veulent unir la délicatesse, l'intérêt du premier à l'éblouissement par la fulguration des pierres, comme dans le se-

cond. Et ce programme est on ne peut mieux réalisé par M. Bonny. Un ou deux de ses objets de l'année dernière étaient d'un goût plus ou moins discutable; mais cette année, toute sa vitrine est parfaite; cela est à la fois délicat, brillant, enlevant et plein de tenue. Il ne serait pas étonnant que la mode fasse un sort à ces bijoux. Ils ont en tous cas tout le bon qu'il faut pour cela, et rien du mauvais.

Les pièces sortant de la collaboration de M. Georges Fouquet et de M. Desrosiers

montrent sous d'autres aspects l'intention d'unir le bijou et le joyau dans le même objet. Le dessin de ces pièces est très recherché, et la recherche généralement heureuse, quoique le caractère en soit peut-être un peu anguleux: encore ne pourrait-on bien juger de ceci que sur le corps même. Quoi qu'il en soit, ce sont des bijoux remarquables. Comme nous espérons pouvoir les reproduire sous peu, je ne m'y arrête pas aujourd'hui comme ils le comporteraient.



A. MORTENSEN ET M^{lle} HEGERMANN-LINDENCRONE

Porcelaines de la Manufacture Bing et Groendahl à Copenhague
Représentant en France: la Maison Moderne

M. Falguières aussi a pris rang depuis deux ans parmi les meilleurs. Les brillants tiennent encore ici leur place dans la plupart des pièces, mais celles-ci se rangent plus franchement dans le bijou proprement dit; les ors de diverses couleurs et les émaux y dominant davantage. Quoiqu'influencé par Lalique, M. Falguières apporte une certaine personnalité dans ses compositions, de la variété et du goût. Il secouera sans doute cette influence qui le gêne dans ses mouvements, et l'on ne peut douter qu'il fasse alors merveille.

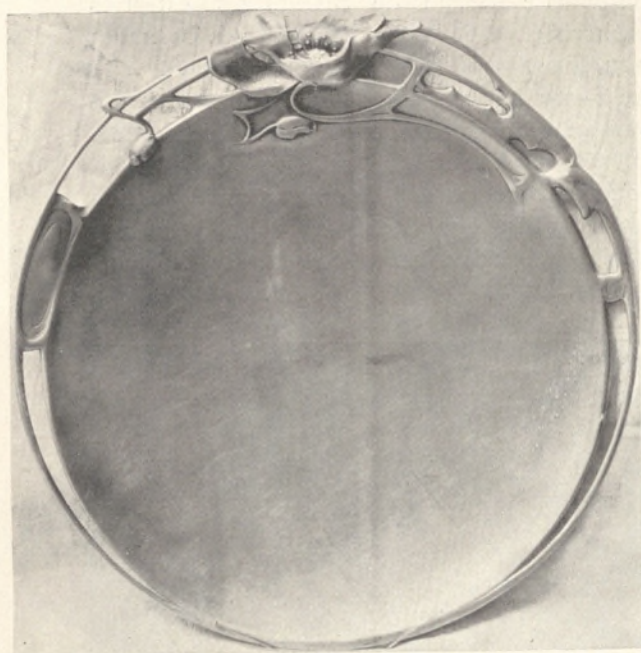
Les très jolis bijoux exposés par M. Lucien Gaillard sont d'un genre tout différent. Ce sont des peignes et des épingles; l'ivoire et la corne en sont les matières principales. Ces matières y sont traitées avec des raffinements inconnus jusqu'ici. Ainsi, dans l'épingle qu'on voit à droite sur notre image,

l'ivoire dans lequel le pavot est taillé est jauni dans le cœur et vers le bord des pétales, ce ton accentuant les modelés de la fleur; dans telle autre, la nuance de la corne, différente pour les deux dents, introduit d'ingénieux jeux de tons dans l'objet. Les sertissures et les feuilles faites d'ors colorés complètent une polychromie discrète et neuve qu'une ou deux pierres relèvent ordinairement dans chaque bijou. Les compositions, faites de rien, ont l'exquise joliesse du chapeau dont une fine modiste a torché l'unique coque ou posé la seule fleur en un de ses bons jours. Tous ces objets sont à compter parmi ceux qui remplissent de la façon la plus exquise les besoins de la parure.

On peut en dire autant des bijoux de M. Becker, qui présentent quelque analogie avec ceux dont je viens de parler et sont

L'ART DÉCORATIF

encore plus simples dans les moyens d'exécution : ainsi l'épingle aux cinq marguerites



MAILLIÉ

PLAT EN ACIER REPOUSSE

ne présente aux yeux d'autres matières que l'ivoire, à part l'or dont sont formées les corolles et les tiges ; dans l'épingle aux capillaires, il n'y a que l'ivoire, sauf l'argent

des tiges ; celle aux algues est entièrement en corne blonde.

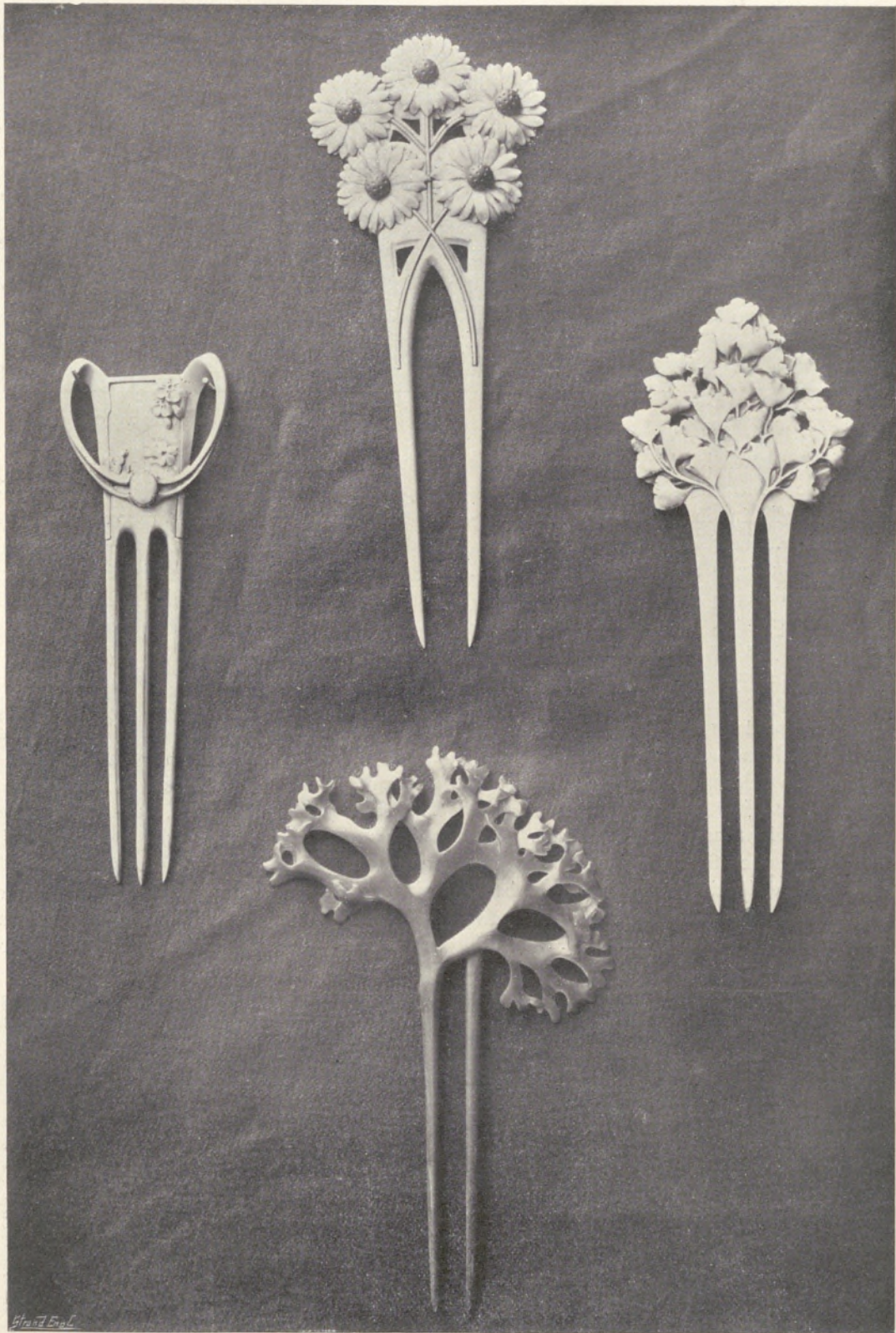
Les vitrines dont je viens de parler suffiraient à représenter largement le bijou. Il y en a beaucoup d'autres. Je ne citerai que celle de M. Dubret, dont nous reproduisons un peigne et un couvert, et celle de M. le comte Suau de la Croix, dont les bijoux sont plutôt des travaux d'émaillerie qui ne manquent pas de caractère : seulement ce caractère est oriental, ou africain, ou américain, ou tout ce qu'on voudra, excepté dans nos mœurs. Quant au reste, c'est la monnaie courante des procédés du jour, des choses qu'on trouve bien aujourd'hui, en attendant qu'elles soient vieillottes demain. Je ne parle pas d'une ou de deux vitrines de bijoux littéraires, d'un symbolisme transcendant, trop dédaigneux de matérialités telles que les belles pierres, les belles couleurs, les beaux feux et les belles formes pour qu'un mortel ordinaire en saisisse les beautés absconses, pardon, cachées.

Je ne quitte pas le département du bijou sans signaler une toute petite et modeste vitrine où un artiste dont le catalogue m'apprend le nom, M. Roques, expose une ravissante petite chose, l'œuvre d'un médailleur plutôt que d'un décorateur ; nous avons plaisir à la reproduire. M. Roques est élève



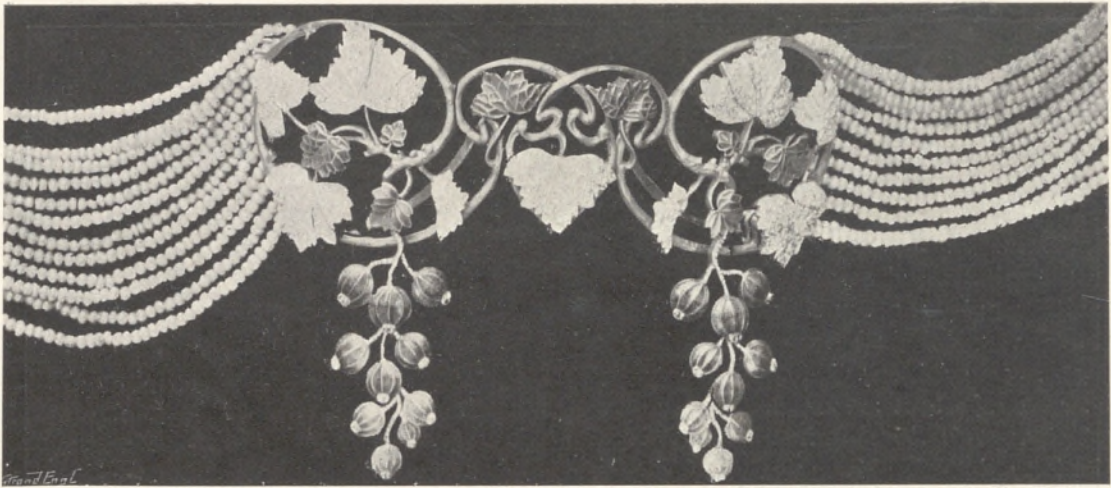
DECCEUR

VASES EN GRÈS



E. BECKER

de Ponscarme et d'Alexandre Charpentier. crois bien qu'il fera parler de lui.
Ses maîtres n'ont pas à le renier, et je De l'orfèvrerie, le mieux est de ne



BONNY

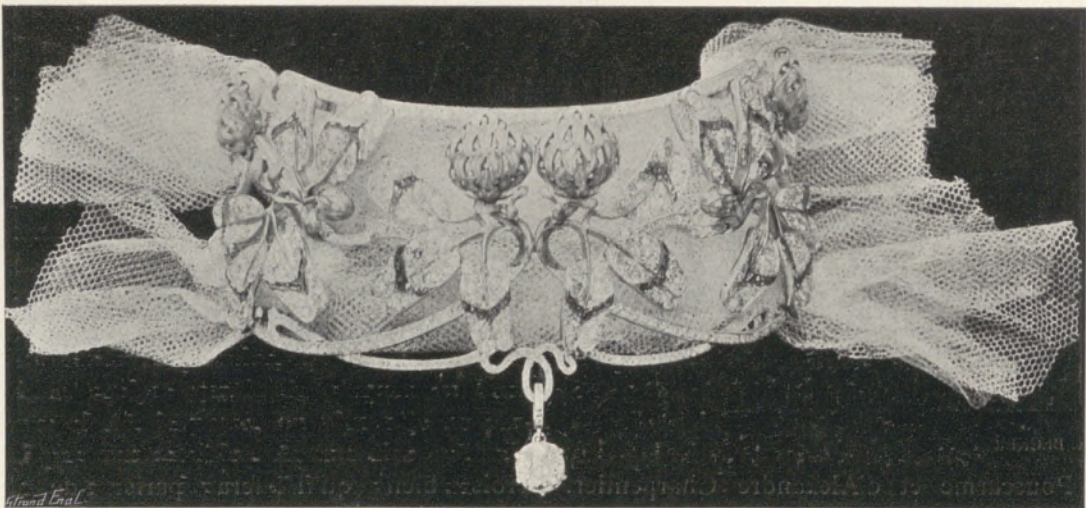
(EN COLLABORATION AVEC G. LEMAIRE)

point parler. Toutes les banalités habituelles en cet art se sont données rendez-vous au Salon. Quel plaisir on peut trouver à posséder ces choses sans idée, sans distinction, sans saveur, sans goût, sans rien, je l'ignore. Mais c'est de l'art!

Quelques travaux en métaux ont un mérite relatif. Il y a un plat en acier repoussé de M. Maillié (reproduit), qui est un objet intéressant par le parti que l'auteur a su tirer de ce froid métal pour un but qui semble d'abord incompatible avec ses aptitudes. Il y a un balcon dessiné par M. Schœllkopf, dont l'esprit n'est pas, à mon avis, celui qui convient au travail du fer, mais dont le tracé est ferme et non sans invention, et l'exécution par M. Robert, le maître ferronnier; fort belle. Il y a quelques appareils d'éclairage de M. Majo-

relle, de valeur inégale, et dont l'un, en fer (reproduit), a de la saveur. Puis, les vases de M. Lucien Gaillard, reconstituteur de l'admirable fonte japonaise après de patientes recherches (cela a été expliqué ici l'année passée); j'admire le métal, mais je préférerais des formes moins japonisantes, puisque ce n'est pas à des bourgeois de Tokio, mais à vous et à moi que ces objets s'adressent. Et enfin, quelques-uns des travaux de M. Lelièvre, particulièrement un calice fait pour M. Poussielgue-Rusand; il y a dans ce calice une idée qui n'a pas trainé partout, une idée qui est une idée, et l'auteur l'a développée avec habileté et distinction. Malheureusement, il semble que M. Lelièvre ne fait pas de telles trouvailles tous les jours.

Passant à la céramique, nous la trouvons assez peu représentée. En revanche, ce peu



BONNY

est d'excellent aloi. Les grès présentés par M. Robalbhen ne nous changent pas beaucoup de ceux de l'année dernière, mais comme cela est modelé et coloré fort agréablement, que c'est d'excellent bibelot d'intérieur, très



FALGUIÈRES

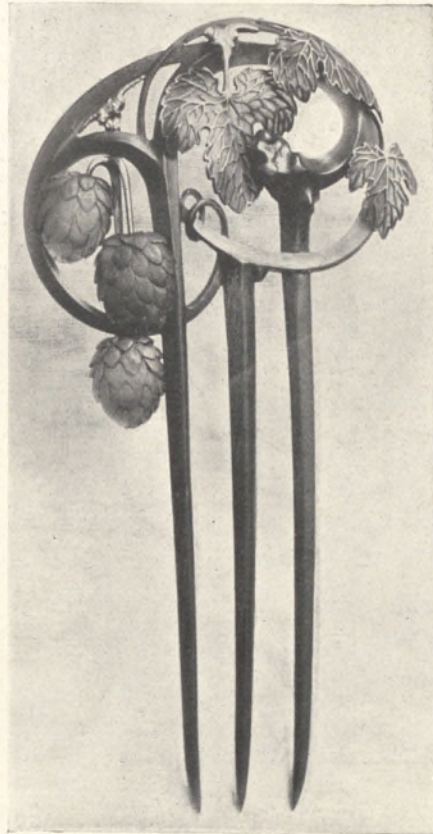
décoratif, gai, point prétentieux, il ne faut pas se plaindre si M. Robalbhen récidive, et même rerécidive encore l'année prochaine. M. Millet, de Sèvres, reste aussi sur ses succès antérieurs ; sa

manière se prête moins à varier les objets, la couleur y jouant un rôle beaucoup plus effacé. M. Decœur, apparu pour la première fois l'an dernier et remarqué tout de suite, expose des pièces dont le modelé mérite tous les éloges. Je ferai quelques réserves sur la matière à laquelle M. Decœur se complait : elle ne manque pas de beauté dans sa sombre rudesse, mais pour des pièces



FALGUIÈRES

destinées à parer l'intérieur, on la préférerait d'un caractère plus riant. Même remarque pour les beaux grès de MM. W. Lee et le comte de Barck. On retrouve, enfin, avec plaisir au Salon les belles porcelaines des artistes danois groupés par la manufacture Bing et Grøndahl, à Copenhague. Les nouvelles productions



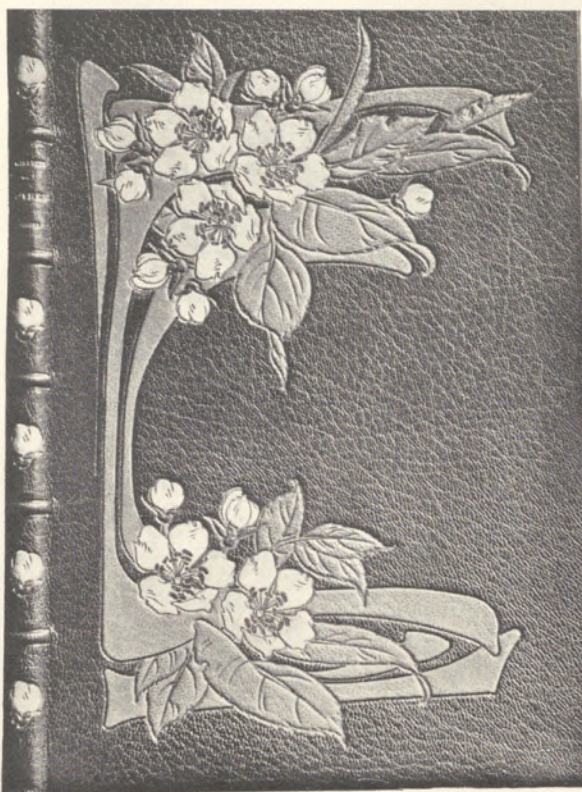
FALGUIÈRES

exposées répètent les procédés décoratifs et techniques issus de cet établissement, et bien connus aujourd'hui. Mais ces procédés sont si excellents, ils fournissent des œuvres où toutes les ressources possibles sont utilisées simultanément d'une manière si parfaite et si complète, où l'effet décoratif est si riche et si pur, qu'il se passera longtemps avant qu'on sente le besoin de le voir remplacé par autre chose. Les porcelaines de la manufacture Bing et Grøndahl comptent, sans contredit, avec celles de Sèvres et de Rörstrand, à la tête des plus nobles objets d'art dont on puisse embellir un salon.



FALGUIÈRES

L'ART DÉCORATIF



KIEFFER

(DESSIN DE WILLETTE)

Je ne peux en finir avec les arts du feu sans dire un mot des émaux de M. Feuillâtre. On observe chez cet artiste — et le fait est trop rare pour n'être pas mentionné — une application soutenue à se perfectionner. Chaque nouvelle exposition le montre en progrès. Ses pièces de cette année sont très belles en leur genre ; une sorte de coupe d'assez grande dimension, sur monture en bronze d'une disposition particulière, peut passer pour un des travaux d'émaillerie les plus achevés qui se puissent voir. Le côté faible de M. Feuillâtre est la monture ; le caractère et l'incisivité manquent généralement à celle-ci. Il s'ensuit que l'œuvre d'émaillerie n'est pas mise en valeur autant qu'elle pourrait l'être. Il n'y a pas de doute que l'opiniâtreté à la recherche du mieux qui distingue M. Feuillâtre aura raison de ceci, une fois son attention fixée.

Après avoir signalé en passant quelques objets (pendules, plumier, etc.), de M. Richard, en bois sculpté garnis de plaques en beau bronze ciselé, je passe, ou plutôt je ne passerai pas aux meubles. Autant dire qu'il n'y en a pas ; ce qui vaut d'ailleurs mieux que ce qu'on nous montre le plus souvent. Con-

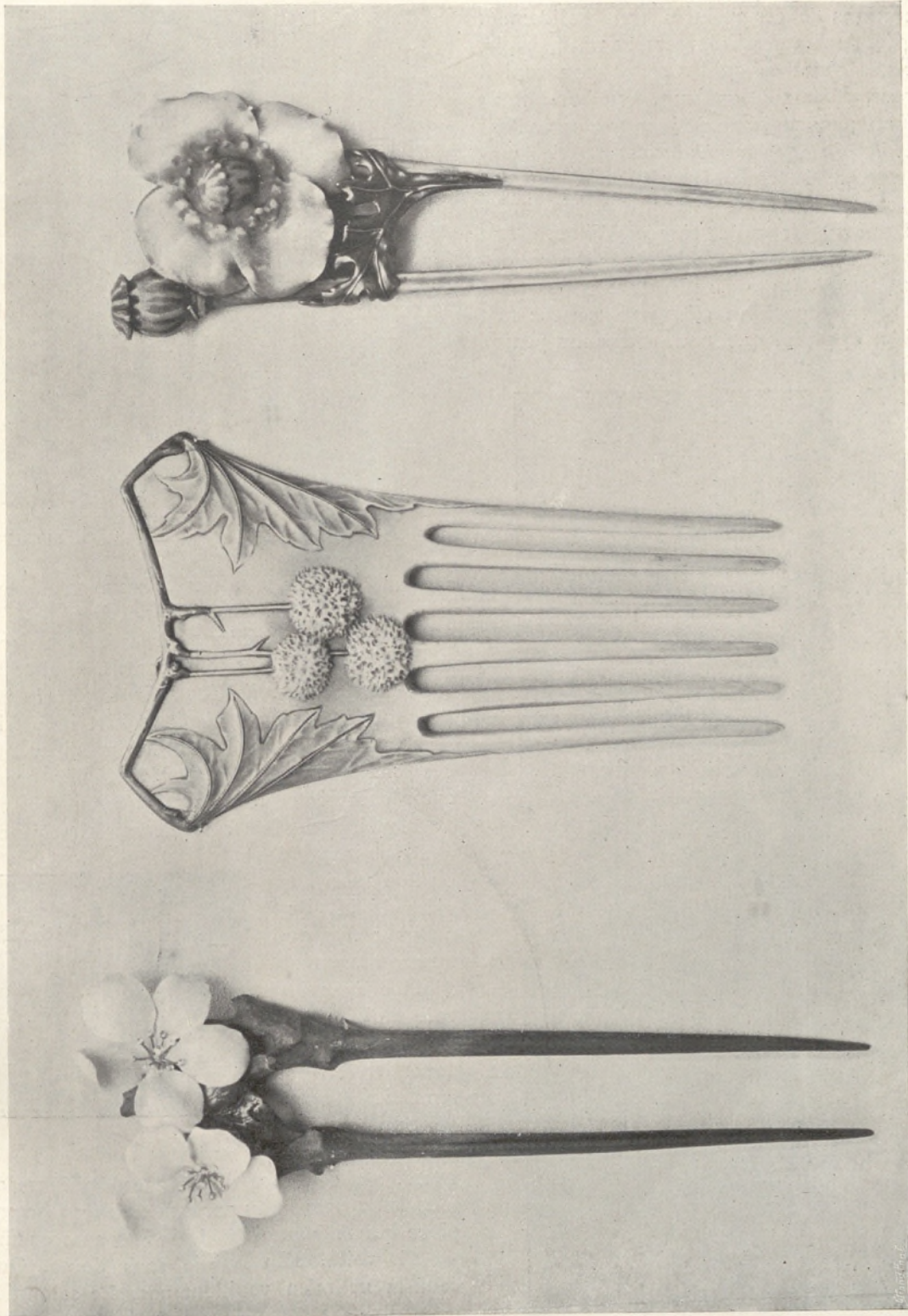
tentons-nous de noter un assez gentil guéridon à thé de M. Albrizio, et laissons dans la paix des recoins où le jury de placement les a charitablement fourrés les paravents vagues, les cabinets où la menuiserie prend des allures de pieuvres, et cetera.

Il faut, enfin, parler du cuir. Il y en a tant, que ce numéro ne suffirait pas même à citer seulement le nom des auteurs. Ils ne sont, d'ailleurs, pas plus médiocres en moyenne qu'une foule d'autres choses ; il m'a même semblé que les personnes qui s'adonnent à ces travaux sont plutôt en progrès. Ainsi, les cuirs de M. Cauvy, de M^{mes} André, Le Besgue, Martin-Sabon, Blaise, M^{lles} Jacquinet, Lauzaune, Noiseau, (je cite un peu au hasard, il y en a d'autres) ont une certaine tenue et même par-ci par-là quelques bonnes intentions. Malheureusement, le pavage en bonnes intentions est comme celui d'asphalte : les chevaux glissent dessus, et les brancards de la voiture se cassent.

De cette masse où rien ne tranche, il faut tirer les reliures de M. Kieffer, un nou-



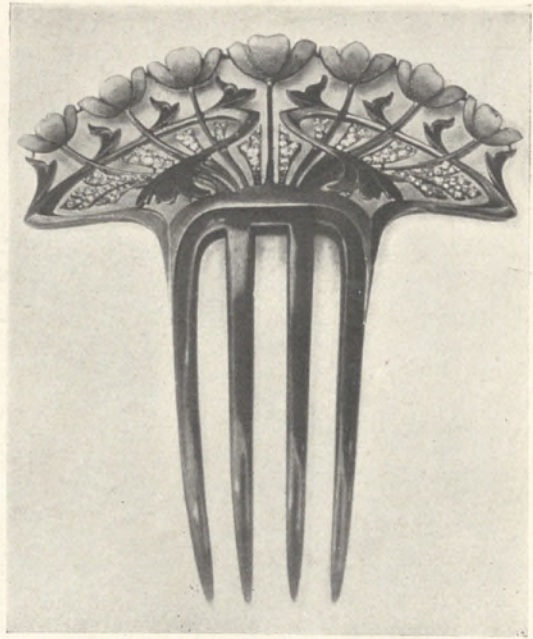
H. BENEDICTUS



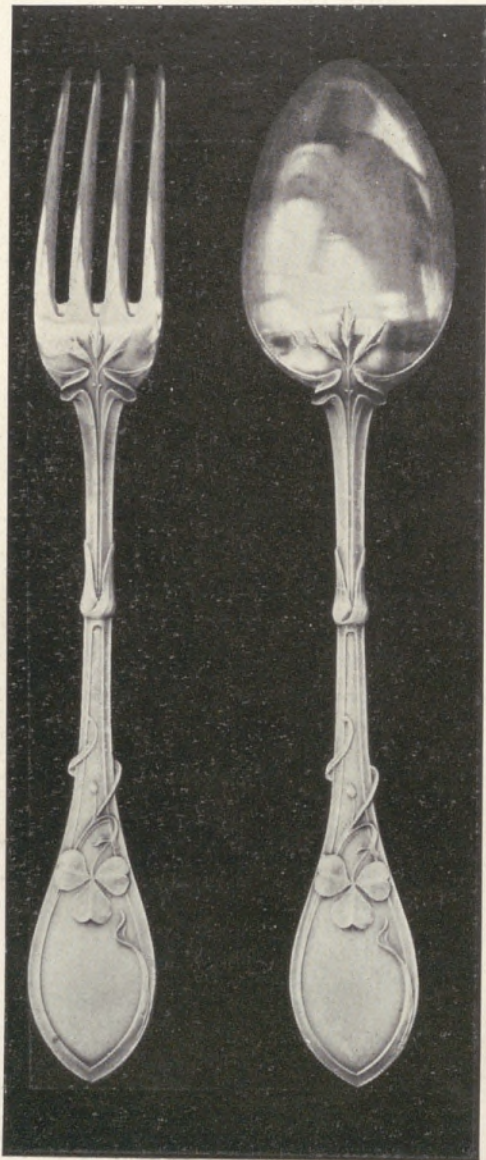
LUCIEN GAILLARD

L'ART DÉCORATIF

veau venu qui débute par un coup de maître. Excellamment exécutées en mosaïque, les décorations de ces reliures sont solidement campées sur un dessin largement tracé, précis, concis, sachant ce qu'il veut et pourquoi il le veut. Comme couleur, quelques tons vigoureux, connaissant le secret de tirer l'œil sans besoin de minauderies et de manœuvres de la jupe. Il m'a paru que les compositions sont de mains diverses (indépendamment de celle signée Willette que nous reproduisons), mais la plupart dénotent une étude intelligente des procédés de composition allemands : chose fort louable, car quoi que nous puissions penser



H. DUBRET



H. DUBRET

du goût de nos voisins, nous ne pouvons tenir pour quantité négligeable leur persévérante application à se rendre compte des principes du dessin décoratif, à aller au fond des choses, à découvrir le terrain solide sur lequel l'*ars minor* et l'art industriel peuvent bâtir sans crainte de n'édifier que des châteaux de cartes. M. Kieffer paraît avoir compris cela, et je me trompe fort s'il ne recueille vite les fruits de sa clairvoyance.

Une mention est due aussi aux cuirs de M. Benedictus, qui trouve moyen de déployer dans une voie moins sûre, et même semée de fondrières, une fantaisie assez personnelle et par moments heu-



ROQUES

reuse. Ses objets se distinguent d'ailleurs de tous les autres cuirs par une technique complexe qui le conduit à des effets somptueux.

Et voilà. J'en oublie sans doute. Que ceux-là ne m'en veuillent pas. Le salonnier peut dire en regardant les régiments d'artistes, face à lui : « Ils sont trop ! »

G. M. JACQUES.

LA SCULPTURE AUX SALONS DE 1902

LORSQU'IL s'est promené au milieu du peuple immobile et blanc que crée chaque année l'imagination des sculpteurs, le critique, les yeux brouillés, l'esprit las, doit mettre quelque ordre dans ses souvenirs. Il n'est pas commode d'être indépendant. Faire le geste qui désigne ou le geste qui réproouve, n'est-ce pas là prendre une responsabilité grave : peut-être aider à un triomphe funeste, peut-être briser d'un mot malheureux un rêve honnête et méritoire ? Je me faisais ces réflexions devant l'ensemble médiocre de la production sculpturale de l'année.

A la Société des Artistes Français, la section de sculpture commence à être gagnée par la gangrène qui perd la section de peinture : le hors-concourat et l'influence des ateliers. D'innombrables sculpteurs qui, par leur talent ou par la faveur, ont obtenu leur droit d'entrée ne prennent plus la peine de se montrer au public avec une œuvre longuement mûrie et travaillée. Ils n'envoient que des bustes, la plupart du temps rapidement exécutés pour un ami ou pour un client sans goût qui se veut selon un idéal bourgeois. Ces unités nous heurtent à chaque pas et rendent insipide la matinée ou l'après-midi que nous pensions consacrer à une agréable flânerie d'art.

Trouvons-nous au moins à racheter cette mauvaise impression par le spectacle des autres œuvres ? Guère. Le moulage triomphe avec quelques sculpteurs officiels

ne nous apportant aucun effort vers une vision vierge des choses. Pour les autres — le menu fretin — ils se laissent guider par



J. DAMPT

LA JEUNESSE (BOIS ET IVOIRE)

ces maîtres, et dans l'espoir de gagner humblement leurs médailles, ils fabriquent timidement leur « boulo » annuel, sans faire aucun effort pour secouer le joug d'un enseignement caduc. Leur esprit n'est occupé que par la pensée de ce que « le patron »,

L'ART DÉCORATIF

en langage d'atelier leur professeur, pensera de leurs productions, car il ne permettrait pas qu'une influence étrangère à la sienne vienne gâter son élève. Malheur à qui, bouillant de jeunesse et d'ardeur vers la beauté inexprimée, tenterait quelque originale création. Le « patron » verrait en lui un révolté et un ennemi; sa carrière honorifique serait brisée et peut-être même le jury l'empêcherait - il de



E. DERRE

LES LÈVRES EN FLEUR (MARBRE)



G. DEVREESE

DENTELLIÈRE FLAMANDE

produire devant le public son beau rêve solitaire, éclos dans l'indépendance de sa pensée et dans son fier vouloir. Avec une sagesse obéissante et sans génie, vous gravirez au contraire avec certitude les degrés du hors-concourat jusqu'à ce que vous ayez acquis le droit d'imposer à la vue universelle une nullité reconnue. Quelques-uns se sont dit : « Restons sous l'aile des « patrons » le temps qu'il faudra pour arriver. Plus tard nous pourrons ne relever que de notre sensation devant la nature. » Ceux-là se sont perdus. Ils ont attendu des années, dans la servitude artistique, le jour de la délivrance, et ce jour venu, il était trop tard. Leur cerveau, leurs yeux, leur main étaient apprivoisés sans retour et leur sincérité s'était falsifiée à la pratique des formules surannées à travers lesquelles ils verraient désormais toujours, comme un enfant dont on aurait de bonne heure abîmé la vue par des lunettes, mais qui ne pourrait plus s'en passer arrivé à l'âge d'homme. Si j'ajoute que le chef d'un atelier qui est membre du jury a



SPICER-SIMPSON

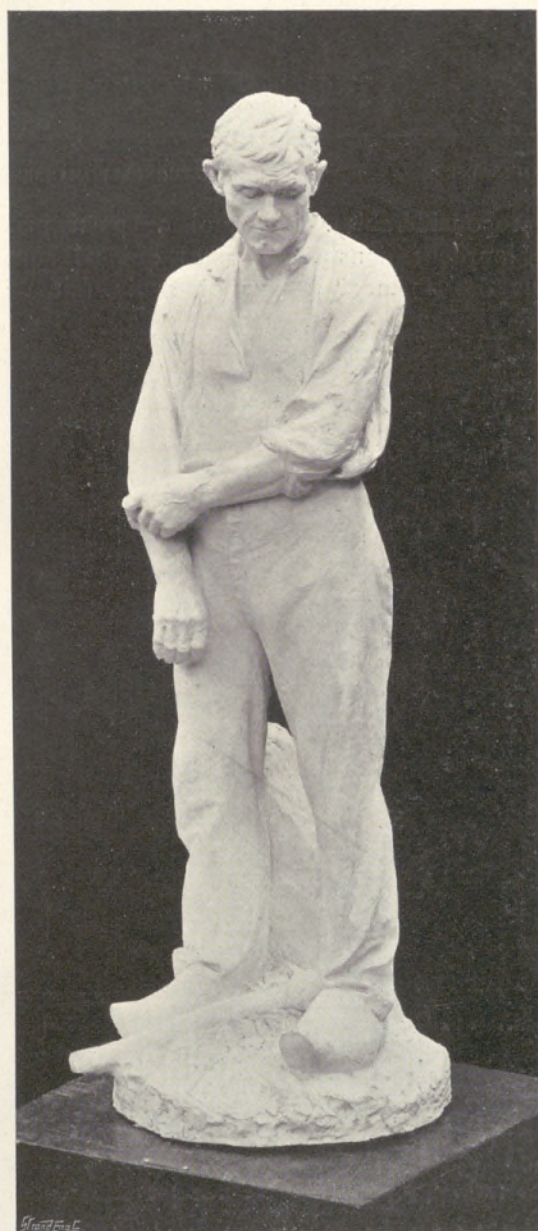
BUSTE DE M^{me} R. ET SA FILLE

intérêt, pour le renom et la prospérité dudit atelier, à faire accepter ses élèves même avec des œuvres inférieures, j'aurai mis le lecteur au courant de quelques-unes des causes les plus flagrantes de la médiocrité progressive du Salon des Artistes français.

A la Société Nationale, c'est autre chose. Un homme domine toute l'exposition de la hauteur de son génie. La beauté des créations de Rodin est telle que leur simple exposition fut par elle-même une révolution. Malheureusement, beaucoup ressentirent le coup de foudre qui enthousiasme, sans comprendre pourquoi cette œuvre était si émouvante. Ils crurent découvrir le secret du grand sculpteur dans des déformations et dans d'anormales attitudes. Ils se trompèrent, et si l'on veut se rendre compte du danger d'une influence mal comprise, il n'y a qu'à contempler à la Société Nationale des envois comme le *Verlaine* de Niederhausern ou le monument de Bourdelle sur la *Guerre de 1870-71*. J'aime beaucoup Bourdelle. J'ai toujours défendu son art et sa sincère passion, mais je crois devoir à son talent d'avouer en toute sincérité mon opinion. Son monument est l'erreur d'une

belle intelligence et d'un sculpteur qui, j'en suis persuadé, ne fera pourtant point mentir l'espoir mis en lui.

Voyons le sujet : Tandis qu'une femme brandit un drapeau déchiqueté par l'action de la bataille, un cuirassier de rêve, le sabre haut, un poing en avant, s'élançait; un homme nu tombe dans la lutte, piétiné; un autre combattant, colosse de chair affolé et reniflant le combat, se prépare à frapper l'ennemi d'une arme inutile réduite à un tronçon. Il y a en tout ceci beaucoup de mouvement, de vigueur et de flamme, et cependant les fautes



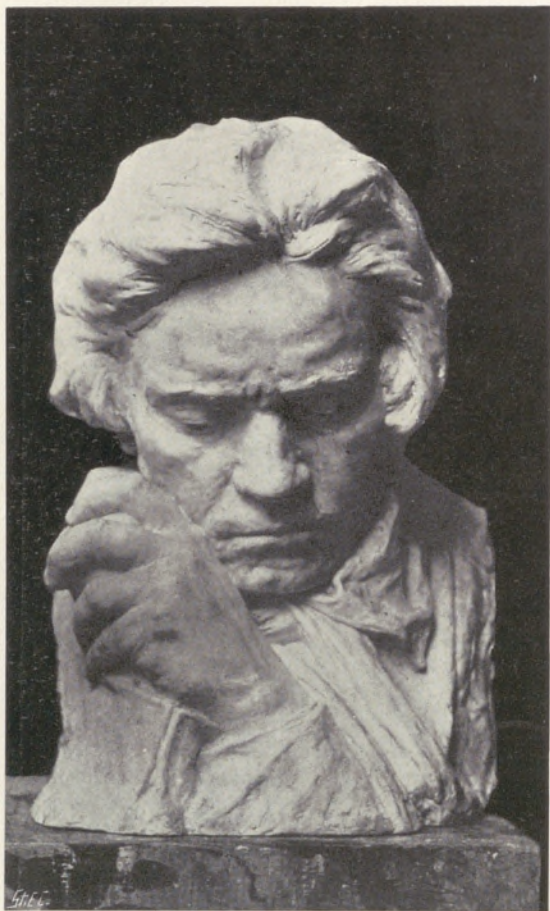
DALOU

LABOUREUR



G. TOUSSAINT JOIE MATERNELLE (MARBRE)

sont considérables. Pourquoi ce parti pris de lourdeur dans des formes qui ne sont plus des formes? Pourquoi avoir fait de



FIX-MASSEAU BEETHOVEN (BRONZE CIRE PERDUE)

cette femme qui tient le drapeau une sorte de monstruosité hottentotte? Pourquoi ces membres sans attaches, dont toute l'anatomie est niée volontairement? Si c'était au profit d'une impression de puissance, de terreur, d'inexpliqué formidable, peut-être l'auteur



REYMOND DE BROUTELLES BUSTE (MARBRE)

eût-il pu donner cette excuse. Mais ici je ne vois rien qui autorise cette négation des lois anatomiques. Sachant l'admiration de Bourdelle pour Rodin, je ferai remarquer que Rodin, lui, construit toujours. Il ne faut pas tourmenter la forme sans qu'elle en ait besoin. Je regarde la jambe du cuirassier de Bourdelle : elle est boyauteuse, couverte de verrues et de remous que rien ne commande. Et lorsqu'en face je considère les *Ombres* de Rodin, je vois bien des muscles saillants, mais si admirablement à leur place, dans un modelé si sûr et un équilibre des masses si juste! Il faut connaître mal Rodin et son œuvre pour ne pas s'apercevoir qu'il part scrupuleusement de la nature, qu'il l'étudie sans cesse, qu'il ne vit

que pour surprendre dans les êtres la précision du modelé et l'harmonie des volumes et que lorsqu'il exagère, c'est toujours dans un sens naturel, avec un respect inébranlable des éléments de la forme. Il y a dans le groupe de Bourdelle d'autres fautes qu'eût dû lui éviter l'enseignement de Rodin. Cet énorme monument ne compose pas un ensemble géométrique assis et compact. Tout cela est troué, déchiqueté, découpé de tous côtés. Il n'y reste pas assez de la matière qui confère tant d'imposante grandeur à l'œuvre de ceux qui savent la répartir et la ménager. Le monument maigrit dans l'atmosphère qui le découpe, au lieu d'accaparer l'atmosphère et de s'en grandir et de s'en accroître. Et pourtant n'y avait-il pas là un drapeau dont le sculpteur eût pu tirer un extraordinaire effet d'ensemble en faisant le trait d'union des divers éléments de sa composition?

Ombres de Rodin n'est que l'ordonnancement d'une même académie d'homme trois fois répétée, que par la disposition des figures on saisit simultanément sous ses trois faces principales. Le plein air voit toujours le triomphe de Rodin. Je ne sais rien de si infiniment exquis que la valeur de ces plâtres, dans ce jardin, sur le ciel et sur les verdure. Le jour se mire dans leur blancheur en bleus profonds et glissants, et par une antinomie charmante, ce sont ces figures éclatantes qui sont les Ombres elles-mêmes, les ombres impalpables et toujours changeantes des modelés sous le jeu tournant du soleil.

En continuant notre promenade, nous retrouvons une œuvre de Bourdelle, *Buste de Beethoven*, d'une profonde expression, mais dont l'architecture est trop noyée dans des déformations qu'il ne faut pas confondre avec des accentuations. Le même reproche, je le ferai à M. Niederhausern-Rodo,

dont voici trois effigies de Verlaine qui diffèrent, non par l'expression, ce qui serait plausible, mais par la structure. Je ne puis



G. CHARLIER

LES CARRIERS (PLATRE)

admettre cette exagération systématique des bosses du crâne du poète. Pourquoi gratifier Lélian d'une telle infirmité, lorsque le rendre tel qu'il était eût suffi à marquer l'œuvre d'un bien spécial caractère? Com-

L'ART DÉCORATIF

bien je préférerais le premier buste modelé autrefois par Niederhausern dans la sincérité de sa vision et sans retouches préconçues ! Si le buste ne me satisfait pas, le socle orné de trois figures de femmes me séduit beaucoup. Je pense que l'auteur a voulu symboliser en elles les passions humaines qui, enlacées, associent à la stèle le souvenir de ce qui fut la sentimentalité voluptueuse du poète. C'est le sensualisme, c'est l'appréhension, c'est le mystère qui chuchotent dans sa poésie. A cette heure d'après-midi, les ombres bleues jouent adorablement sur le monument, et ce semble une dernière caresse au sensitif qui sut si bien tirer l'essence des choses.

M^{lle} Claudel est une autre élève de Rodin. Elle expose un buste en marbre de M^{me} la comtesse de M., œuvre remarquable, remplie de force et de vie, qui rappelle la bonne période de la Renaissance. Que ne puis-je accorder autant d'éloges à *Persée* et *la Gorgone*, dont les disproportions trop choquantes nuisent à l'effet mouvementé. La tête trop petite, la cuisse trop peu importante par rapport à la grosseur des mollets,



CONSTANTIN MEUNIER HOMME DU PEUPLE (BRONZE)



CAMILLE LEFÈVRE

TÊTE DE FEMME (BRONZE)

le torse trop long si l'on considère les jambes enfantines, cet orteil d'homme sur ce corps d'enfant, la proportion du pied par rapport à la hauteur du mollet, et surtout cette jambe droite de dix centimètres trop courte au moins et qui fait que Persée ne saurait redresser sa jambe gauche sans montrer l'évidence de cette claudication ; toutes ces imperfections et d'autres étonnent de la part de M^{lle} Claudel, qui nous avait habitués à plus de science. En contraste, à côté de ce groupe malingre se dresse une massive évocation de M. Jef Lambeaux, le maître belge, *La folle Chanson*. Une gargantuesque Flamande ploie, au-dessus de ses cuisses volumineuses et de sa croupe tendue, la souplesse d'une taille fleurie de seins rebondis. L'un d'eux meurtrit la joue du faune rieur et lubrique, tandis que la Chanson fait retentir la folie de ses castagnettes. Un bambin de faune vient distraire du conciliabule polisson son ancêtre, qui l'écarte doucement en continuant à deviser avec une insinuation dans le regard et dans le sourire de la bouche et des joues. Je reprocherai simplement que la cuisse gauche que le faune replie vers son corps manque de sa saillie logique et que le sujet en soit aplati d'une façon générale et déséquilibré vers sa base.

Du *Fragment d'un tombeau*, de M. Bartholomé, entre les quatre piliers, une figure d'ange semble s'élever, et l'auteur l'a bien faite exempte de poids terrestre et planant. De M. Escoula nous trouvons une *Nymphe des sources*, qui comporte, comme tout ce que fait M. Escoula, beaucoup de simplicité avenante. Du même, un *Jeune Berger*, agreste et fluet, et deux bustes en marbre, *Angelus* et *Cœur simple*, créations tendres. Les statuette parisiennes de M. Dejean sont toujours fines et mouvementées. Les Vallgren sont toujours délicieux de vie surprise et originalement vus, comme on pourra s'en rendre compte par cette statuette de *M^{me} Akté*, lyriquement dressée dans son élan tragique, avec ses mains jointes sous son masque mobile. Avec autant d'élégance, mais dans une manière plus précise, J. Dampé nous évoque *la Jeunesse* sous l'apparence de deux jeunes filles enlacées, l'une le bras passé sur le cou de son amie qui présente une pomme. C'est d'un symbolisme ancien, mais avec la pureté des Tanagra. De M. Camille Lefebvre il faut citer la tête de femme recouverte d'une étoffe lourde en forme d'auvent, dans le recul duquel s'inscrit un visage douloureux et résigné. De M. Constantin Meunier, un significatif portrait de M. Camille Lemonnier et une solide et rude tête d'*Homme du peuple*, dans laquelle nos lecteurs pourront admirer la pénétrante compréhension du labeur humain qui anime toute l'œuvre du maître. A côté de ce buste sévère, j'en citerai un tout au contraire coquet et d'une délicate couleur, *Portrait de femme*, par M. Reymond de Broutelles. De M. J. Desbois une belle ressemblance de Rodin et d'autres bustes remarquables par MM. Bartholomé, Gaston et Lucien Schnegg, Granet, Devillez, H. Cordier, Vernhes, Aronson et *M^{me} Charlotte Besnard*.

A la suite de Constantin Meunier, un grand nombre de sculpteurs ont de plus en plus puisé leurs sujets dans l'existence du peuple. Ils aiment à surprendre l'ouvrier dans la noble attitude du travail et nous intéressent à la vie sociale, à ses luttes, à ses desiderata comme à sa beauté. C'est tout d'abord Dalou, le maître regretté, avec son *Paysan* si sobrement et si sainement exprimé dans sa rugosité champêtre. Puis c'est M. Léon Fagel qui, dans son *Haut-relief*, met en scène des « forts », l'un portant sur ses épaules robustes un sac pesant, tandis que l'autre, assis, mange sur le pouce son



M^{me} M. DEMAGNEZ

SOURCE D'AMOUR (PLATRE)

L'ART DÉCORATIF



P. BRAECKE

FRÈRE ET SŒUR

déjeuner frugal; art simplement traduit et bien populaire. Les *Carriers* de M. Guillaume Charlier sont également bien surpris dans leur pénible besogne. Deux ouvriers font effort pour séparer le bloc, tandis qu'au



PIERRE ROCHE

PROTÉE

sommet un camarade donne de vigoureux coups de masse. M. Ernest Wittmann a rendu avec sincérité un *Homme au fagot* et un *Terrassier*, puis quelques figurines de *paysannes vosgiennes* ou de *vieilles femmes* sur un banc. Assise devant son métier avec une physionomie appliquée, la *Dentellière flamande* de M. Devreese a beaucoup de naturel dans la pose et de pittoresque dans le rendu. Les envois de M. Paul Nocquet sont



VALLGREN

M^{me} ACKTÉ, ROLFE D'ALCESTE

la marque d'un tempérament fougueux encore sous l'influence de son maître, M. Jef Lambeaux. A *Vengeance* et *Désolation* je préfère *La Poussée* d'une très vigoureuse allure, dans une facture trop tourmentée.

M^{lle} Swirsky s'est essayée aussi avec mérite à des esquisses d'ouvriers et de foules. MM. Bernhard Hœtger et Carl Milles sont toujours tentés par les spectacles populaires. M. Halou, à côté d'une *Résignation* accroupie dans des lignes étudiées, expose une vieille femme d'une observation précise : *La Mère Camus*. C'est encore aux tristesses du peuple que participe M. Braecke avec son rassemblement de *Pêcheuses* éplorées dans l'attente des barques qui ne viendront peut-être plus. Ce groupe, ainsi que *Frère et Sœur* et *Lassitude*, est d'une facture grasse et assurée.

Quels beaux nus nerveux dont la patine souligne le modelé que ceux que M. Alexandre Charpentier fait évoluer dans les volutes des eaux de bronze de ses *panneaux pour salle de bains* ! On est toujours sûr de profiter avec M. Pierre Roche d'une personnelle liberté d'interprétation. Son *Danton* est superbe de vie et d'éloquence passionnée. Quant à *Protée* avec son visage de sensualité qu'on devine mobile comme sa sensation et sa pensée, c'est un symbole heureusement formulé. M. Fix-Masseau, comme M. Bourdelle, a tenté d'exprimer *Beethoven*. Il y a réussi dans une effigie inspirée d'artiste écoutant des voix intérieures et le bel entêtement d'art marqué dans ces traits fait honneur au sculpteur qui expose également deux subtils portraits de femme. Dans le double *Portrait de M^{me} R. et sa fille*, M. Spicer-Simpson fait preuve d'une instinctive distinction et d'un beau métier. M. Toussaint éclaire d'une touchante signification les deux têtes qu'il intitule *Joie maternelle* et *L'aïeule*. Citons les œuvres gracieuses de M. Léonard, *l'Étude pour Eschyle* de M. Michel Malherbe, les beaux bustes de M. Roll, les *Quatre-Saisons* de M. de Saint-Marceaux, bas-reliefs d'un joli sentiment décoratif, et les statuettes de M. Injalbert.

A la Société des Artistes Français les efforts vers un art sincère et neuf sont plus rares. La *Fontaine d'Amour* de M. Émile Derré fait partie des exceptions. Rien dans ce Salon n'est plus droitement exécuté, n'a



P. BRAECKE

FEMMES DE PÊCHEURS

été conçu avec plus de recueillement, que cette composition sur laquelle nous reviendrons prochainement dans un article spécial. M. Derré expose aussi sous le titre poétique des *Lèvres en fleur* un torse de femme, en haut-relief, qui se renverse, les seins jouisseurs, la bouche sensuelle et les narines ouvertes à la respiration d'amour. M. Georges Bareau dans son *Victor Hugo* s'est inspiré de la légende des siècles. Les années tournoient devant le poète dans la fuite des

L'ART DÉCORATIF

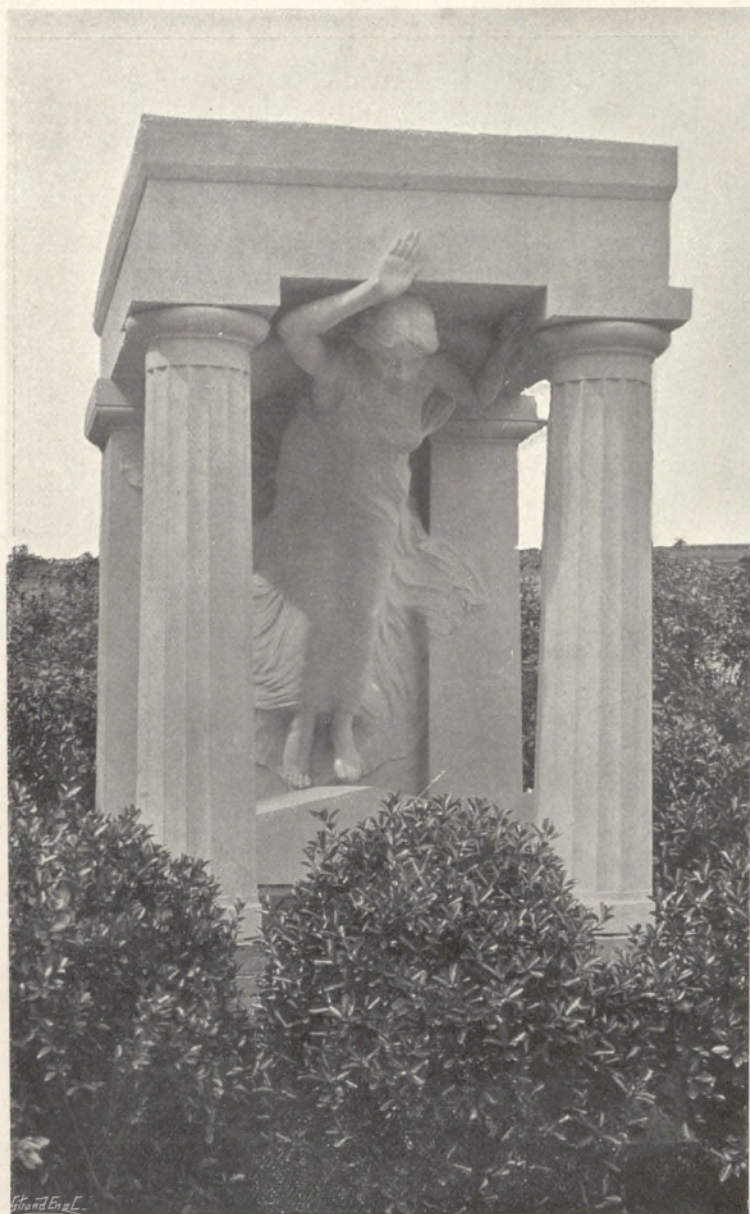
corps enchevêtrés. *Floréal* par M. Canivet est d'un blond modelé. Les *Haleurs* de A. d'Houdain sont bien disposés et l'*Hallali* de M. Édouard Mérite est une chasse au cerf

une main sous le jet de la source et approche ses lèvres avides : « Par pitié pour ceux qui ont soif, Éros, fais couler cette source du rocher. » *Le Lierre* de M. Loiseau-Rousseau

ne manque pas d'habileté. M. Vermare dans le *Rhône et la Saône* fait contraster avec un Rhône musclé et impétueux une Saône reposée et languissante qui lui tend les bras. M. Gasq nous offre un *buste de Diane* très éveillé et d'un fier élan, figure frémissante, aux seins de vierge, à la chevelure dénouée aux vents des forêts.

Le *Buffon* de M. Jean Carlus est d'une juste coloration obtenue par l'équilibre raisonné des masses, par l'exactitude du modelé et par un ensemble sans morcellements et sans trous. La décoration monumentale de M. Récipon destinée au Panthéon, *La Famille*, *La Loi*, est largement établie, avec une science sûre. M. Gustave Michel fait preuve d'une conception robuste dans *La Forme se dégageant de la Matière*.

Voici de M. Miguel Blay, dans un capricieux arrangement d'étoffes, un buste de femme, accoudée le menton dans la paume gauche et le bras droit horizontalement posé. Une légère songerie flotte sur le visage sympathique. Cinq fillettes sont groupées dans le marbre par M. Hippolyte Lefebvre. Ce



A. BARTHOLOMÉ

FRAGMENT D'UN TOMBEAU

pleine d'entrain et d'inattendu. M. Fernand David a mis beaucoup de couleur dans son *violoniste* et M. Champeil a fort idylliquement traité son *Printemps de la vie*.

Sur une jolie phrase de Théocrite, M^{lle} Demagnez a édifié une aimable *Source d'Amour*. Une jeune nymphe mi-devêtue glisse

sont de *Jeunes aveugles*. La vie s'est concentrée dans leurs mains prudentes et leurs oreilles sont à l'affût continu des sons qui leur renseignent sur le monde visible. Le tout est très bien composé et la lumière en est intéressante. Les deux bas-reliefs *L'Automne* et *L'Hiver* commandés à M. Constant Roux

pour la Chambre des députés, sont d'un louable esthétisme décoratif. La *Nymphe de Diane* de M. Rispal est harmonieuse et élancée. La *Bénédiction de l'aïeule* et *L'Enfant malade* de M^{lle} Berthe Girardet s'agrémentent d'un sentiment intime. *Les Vierges Folles* d'Icard plaisent par leurs proportions et leurs courbes.

Dans le *Monument à Gounod*, M. A. Mercié a disposé trois figures symboliques tirées des œuvres du maître, auquel elles apportent ainsi l'hommage de sa propre popularité. L'idée en est excellente et transposée sculpturalement avec la conscience et le savoir ordinaires de M. A. Mercié. Le *Monument à Louis Français* par M. E. Peynot est



MIGUEL BLAY & FABREGA

MÉLANCOLIE (MARBRE)



P. GASQ

DIANE (MARBRE)

une des bonnes choses de ce Salon. Deux muses sont là, près du piédestal, l'une voilée comme les soirs et les crépuscules attendris, l'autre nue, frêle et fraîche comme l'aube. Peut-être le sculpteur a-t-il voulu évoquer ainsi les deux moments du jour les plus chers au paysagiste. Du même un monument patriotique important. Je note, avant de terminer, *L'Apôtre* par Raoul Larche, un *Faune* surpris par M. J. V. Badin dans un aimable et souple repos, *Le Monument à Charles Mathieu* par Corneille Theunissen, le *Monument à Pasteur* par M. Paul Richer, *Le Chant de Wotan* par M. Gailliard-Sansonetti, un beau torse nu par M. A. Boucher, de très vivants bustes en cire teintée par M. Ludwig Guignes, les *Musiciens et Chanteurs des rues* de Jean Tarrit, une naïve et mignonne *Bretonne* de M. Laporte-Blaisy, le bas-relief de pâte de verre d'Henry Cros et les envois de MM. Paul Dubois, Louis Latour, Darbefeulle, Bénét, Maxwell Miller, A. Bloch, Eldh et Couteilhas.

YVANOË RAMBOSSON.

LE MOBILIER AUX SALONS

PARLER cette année du mobilier aux Salons, c'est se borner à peu près, quoique involontairement, au Salon de la Société Nationale. En effet, du côté des Artistes Français, la section des objets d'arts ne s'honore que d'un petit nombre de vitrines au milieu d'un déballage industriel où la quantité d'art est souvent bien minime, et les meubles, égarés et culbutés dans ce désordre de bazar, ne sont considérables ni par leur nombre ni par leur importance.

Le rôle des Salons annuels de ce qui fut autrefois « le Champ-de-Mars » ne saurait être nié, et c'est à ces expositions que s'affirmèrent surtout aux yeux du public les re-

cherches modernes; c'est là qu'année après année nous avons vu notre art du mobilier prendre de plus en plus conscience des formes qui répondaient véritablement à la vie d'aujourd'hui. On y vit notre ameublement s'y organiser et s'y coordonner, acquiescer peu à peu une sûreté d'orientation qu'il n'avait pas lors des premières tentatives: bref, notre style s'y est nettement précisé, avec ses préoccupations de matières loyalement employées sans déguisement, de lignes sobres et élégantes, de modèles souples, enveloppant les parties diverses les unes dans les autres, de parti décoratif se pliant à l'ordonnance générale de la construction.

Tels sont les principes que l'on a vu se formuler par l'exemple, du moins si nous enregistrons ceux qui étaient déduits avec le plus de lucidité de l'expérience de nos besoins et de la connaissance des métiers. Après ces résultats et ces affirmations, il s'agit de continuer à marcher de l'avant, pour unifier toujours plus nos tentatives dans la voie logique, tout en leur laissant les diversités d'accent que peut apporter l'esprit personnel. Il importe donc de se demander quels progrès nouveaux apportent chaque fois les efforts de l'année.

Eh bien, il ne semble pas que l'on ait fait, depuis l'an dernier, un pas sensible, si l'on met à part quelques œuvres de détail intéressantes. En effet, d'un côté, on voit quelques artistes continuer à exploiter les justes conceptions qu'ils se sont faites de notre mobilier, mais sans chercher à répandre de plus en plus cette notion de



EUG. GAILLARD

BIBLIOTHÈQUE

mesure et d'élégance sobre dans la production générale de notre époque ; et d'autre part, après que les formes générales

de notre mobilier sont, je crois, établies, quelques autres continuent à chercher des combinaisons de lignes nouvelles et oiseuses,



L. BENOUVILLE

CABINET DE TRAVAIL — SALON

ou des juxtapositions de matières qui ne peuvent donner lieu qu'à quelques exemples d'exception, poussés par le désir d'affirmer un caractère individuel. Mais le mobilier

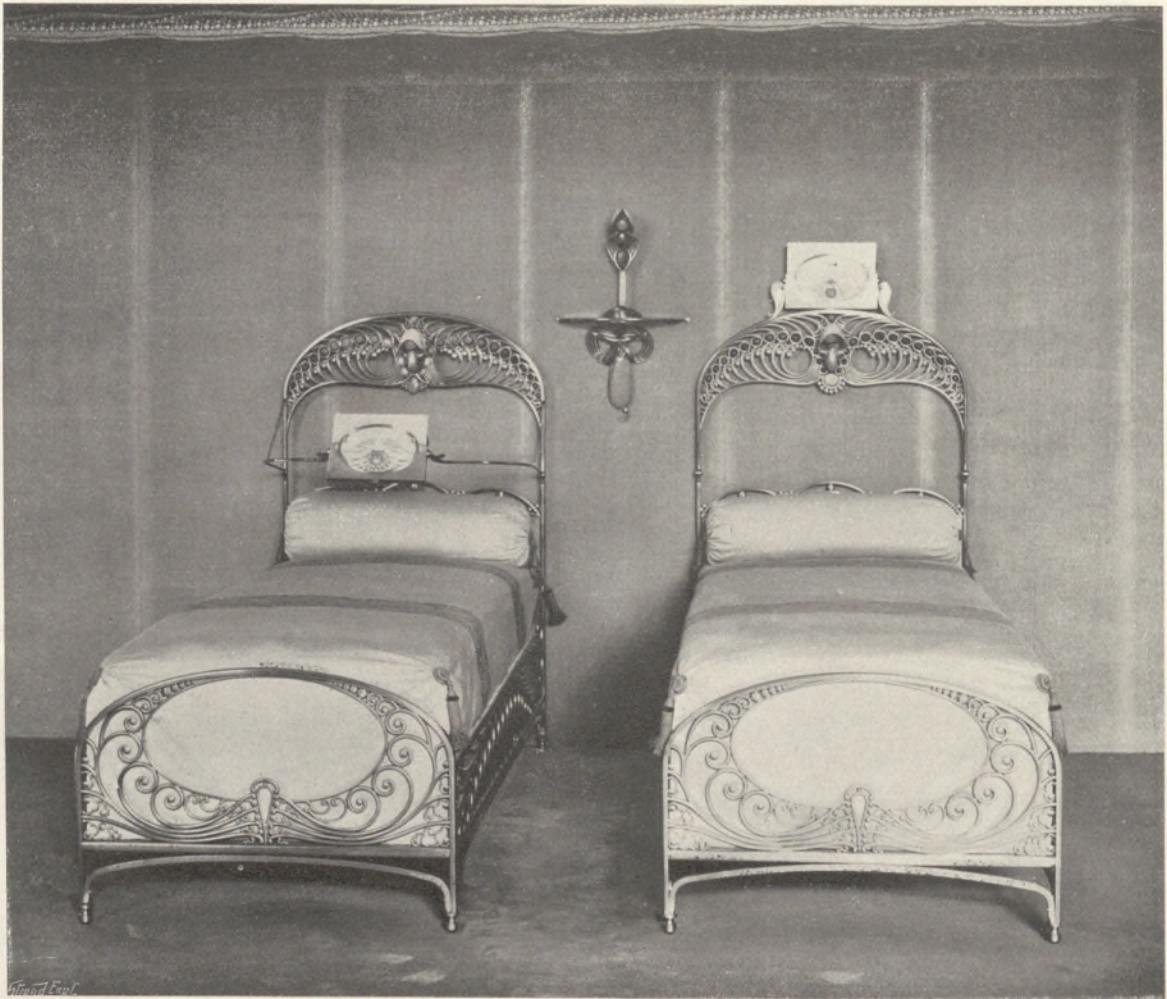
doit surtout vivre du sentiment général, et l'originalité du meuble n'est pas la première qualité à revendiquer.

C'est ainsi que l'intérieur de chambre à

L'ART DÉCORATIF

coucher, en bois de rose et padouck, de MM. Ch. Plumet et Tony Selmersheim, d'une belle imagination d'harmonie colorée, chaude et contenue à la fois, reste dans la donnée pleine, forte, doucement assouplie, qui fait les sérieuses qualités des meubles construits par ces artistes. Les bois y sont

admirablement utilisés pour leurs qualités propres, les proportions sont très étudiées. La disposition de l'armoire nous choque pourtant un peu dans le besoin qu'ont nos habitudes visuelles de se sentir rassurées sur le solide équilibre d'un meuble, alors même que scientifiquement les conditions de stabi-



THÉOD. LAMBERT

LITS EN CUIVRE AVEC PUPITRES ET LAMPES ÉLECTRIQUES

lité se trouvent satisfaites. La base plus étroite que la partie supérieure, avec les étagères qui s'épanouissent de chaque côté, nous paraît être un renversement de la conception normale, d'autant plus que ces étagères n'ont pas l'air fortement reliées les unes aux autres par une même charpente, mais elles s'échafaudent les unes sur les autres au moyen de consoles et de colonnettes, ce qui leur donne l'aspect fragile d'un château de cartes.

La même crainte nous saisit en face du

petit guéridon, élané sur ses pieds comme un calice de fleur, très gracieux de lignes, mais que l'on a peur de renverser au premier frôlement.

L'intérêt principal de cet ensemble de chambre à coucher, comme du décor de salon exposé par M. Tony Selmersheim seul, avec la collaboration de M. Charles Guérin pour les petits panneaux peints qui s'encadrent dans les moulures de la frise, ce sont les cheminées de marbre à applications de bronze, où des procédés anciens sont repris

dans un sentiment nouveau, avec beaucoup de simplicité et de bonheur. Il faut louer aussi M. T. Selmersheim d'avoir tenté de donner un exemple de ce que peuvent devenir, avec du goût, mais par des moyens simples, des parois de salon : les lambris, l'encadrement des panneaux, et cette souple bordure remplaçant les corniches surchargées de pâtisserie; voilà de ces utiles perfectionnements de détails que les efforts de cette année peuvent apporter dans notre organisation domestique courante.

Nous avons grand plaisir à voir M. Pierre Selmersheim se discipliner, lui aussi, de plus en plus, et rentrer dans la voie du meuble ferme et logique, dédaignant les formes parasites ou les tours d'équilibre. Sa bibliothèque, dans son ensemble de cabinet de travail en bois du Congo, est d'une bonne conception; on y trouve même une impression de cohésion entre les parties plus soutenue que dans l'armoire de son frère Tony et de M. Plumet. J'aime moins le bureau, avec son côté de casiers reposant sur un seul pied: là aussi, les exigences de notre œil sont heurtées. Mais, dans sa tendance générale, ce mobilier s'unifie avec celui que nous venons d'examiner: on saisit entre eux ce rapport qui doit s'établir normalement entre les exemples divers provenant d'une même époque.

Il semble que M. Benouville ait voulu chercher cette année un mobilier un peu moins simple que d'habitude, où, malgré le caractère toujours très sobre et économique de la construction à la machine, le détail ornemental apporte un peu plus de richesse. Cette préoccupation l'a conduit à compliquer un peu trop la construction de sa petite table ou de sa bibliothèque tournante, par exemple, où les montants s'embrouillent un peu. L'armoire vitrée, avec son application discrète de cuivres découpés, est plus heureuse dans sa simplicité. Notons aussi la cheminée de céramique, d'une interprétation florale qui reste architecturale et ingénieuse, dans la

disposition du chambranle, des consoles et du couronnement.

Dans son essai d'habillage d'un piano à queue, M. Serrurier n'a pas été aussi heureux que d'habitude, et pourtant la tentative méritait d'être faite; il faut parvenir à revêtir de façon plus variée, en rapport avec le mobilier de la pièce, ces instruments qui sont partout un meuble d'usage. Mais la menuiserie de M. Serrurier garde ici des formes massives, que l'on retrouve dans la banquette,



EMILE GALLÉ

VITRINE (POIRIER SCULPTÉ)

L'ART DÉCORATIF

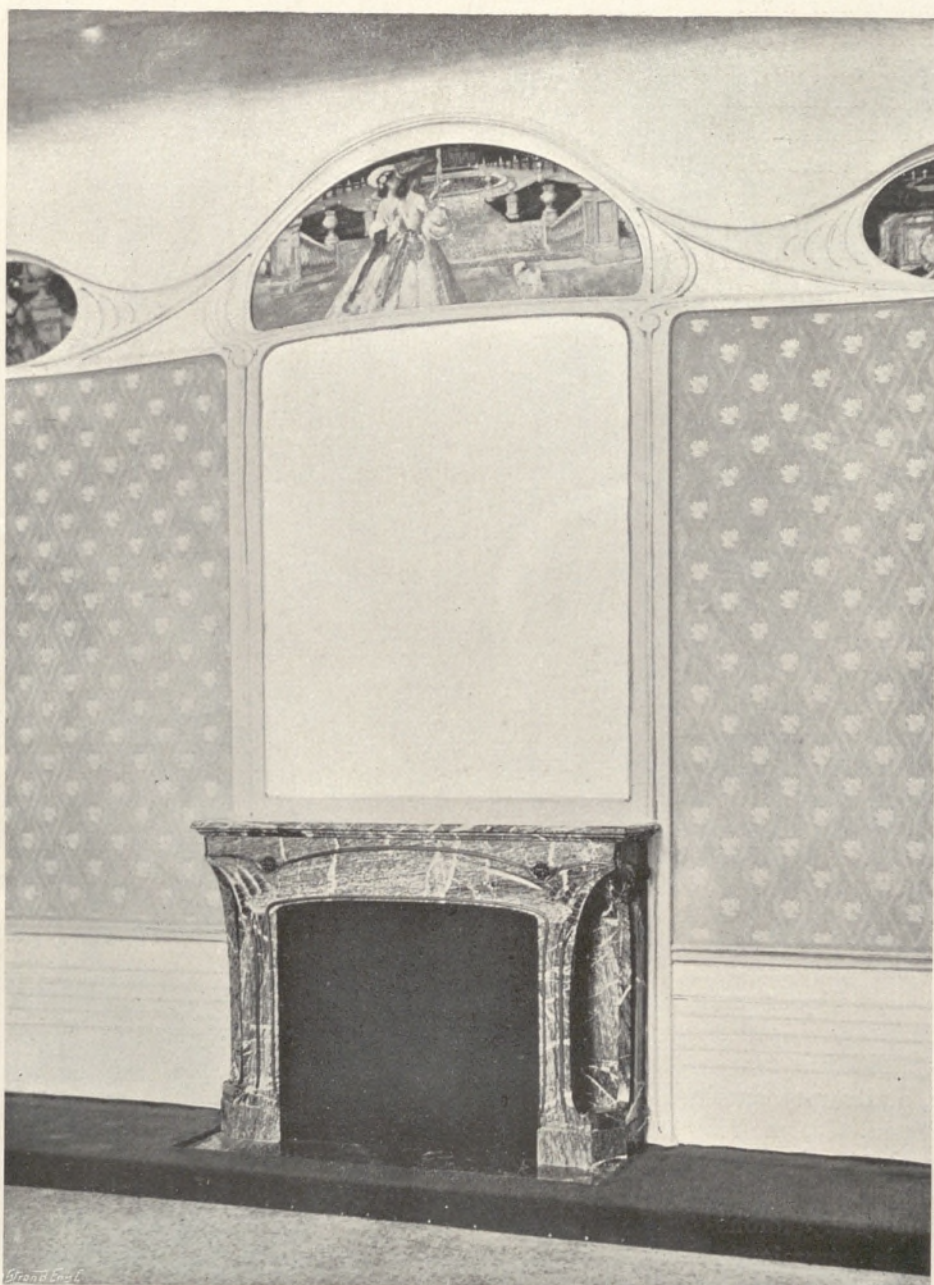
et qui ne s'expliquent pas. Un piano de cette forme est par lui-même lourd et encombrant; il faudrait se préoccuper de l'alléger autant que possible, tout en donnant à la construction la force d'appui qu'elle nécessite.

M. Louis Bigaux, qui est toujours un décorateur plein de ressources, fécond surtout en détails élégants, expose un cabinet de travail d'une coloration générale fort agréable par ses tons verts et mordorés, quoique les bois teintés me semblent presque

toujours une erreur dans le mobilier moderne. Les applications de cuivre rouge ajoutent aux meubles beaucoup d'agrément, et la construction de la bibliothèque, du bureau, de la cheminée, est simple et bonne. Le fauteuil et le canapé prennent une particularité de forme trop voulue, qui n'ajoute rien au confort qu'ils offrent: voilà de ces recherches inutiles, où l'on regrette de voir d'intéressants artistes user leurs facultés. Il est plus reposant de voir régner l'ordre et la

cadence dans les lignes d'un meuble. M. Bigaux a utilisé des parquets en marqueterie, dont le procédé vient d'Allemagne et qui sont d'un très intéressant effet, tout en ne dépassant pas les prix de nos parquets courants; en cela résident les vrais perfectionnements.

M. Séguy, que l'on connaît surtout jusqu'ici pour ses cuirs incrustés et ciselés, expose une chambre à coucher de noyer, à panneaux de laque d'un effet nouveau. La table-secrétaire, l'armoire, le lit, dans leur forme très simple, ne sont pas exempts d'une certaine grâce, par les contours inflé-



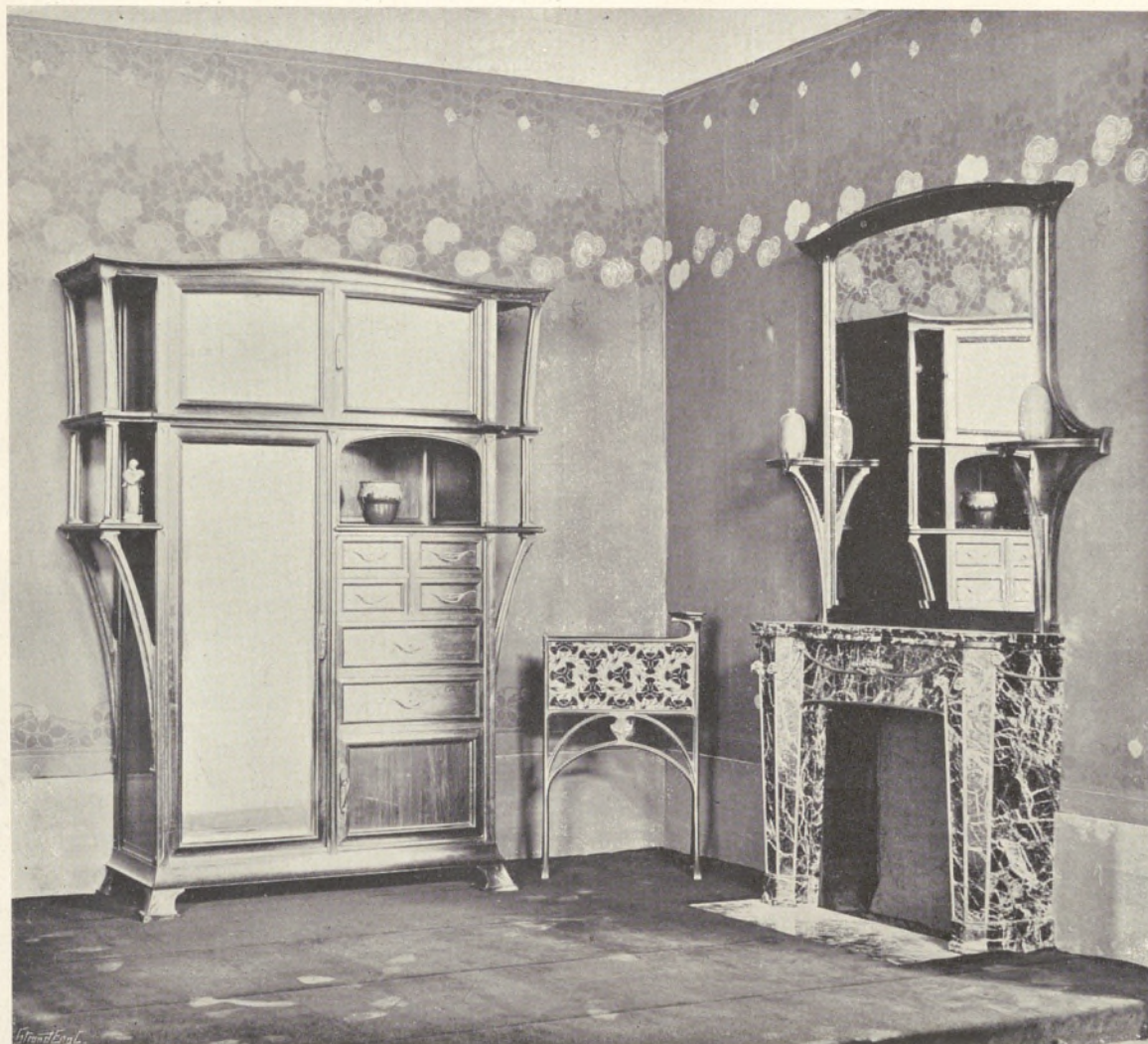
TONY SELMERSHEIM

DÉCOR DE SALON (PANNEAUX DE CHARLES GUÉRIN)

chis, les légers reliefs de sculpture venant affirmer la construction, la division intérieure des panneaux. La chaise, au dossier trop droit, et où les appuis qui relient le siège au dossier semblent détachés de la construction et accessoires, est moins heureuse. Ajoutons que les panneaux de laque, encastrés dans le bois, donnent un effet peu franc: on ne

sait si l'on a affaire à du cuir ou à du carton-pâte; et c'est là peut-être une impression à éviter.

On parlait beaucoup, depuis quelques années, dans les cercles d'artistes, des œuvres qu'exécutaient pour la décoration et l'ameublement de la villa de M. le baron Vitta, à Evian, des artistes tels que Besnard, Chéret,



CH. PLUMET ET TONY SELMERSHEIM

CHAMBRE A COUCHER (BOIS DE PADOUCK)

Bracquemond, Alexandre Charpentier. Une salle a été réservée cette année à M. Vitta pour exhiber une partie de cet ensemble décoratif, et le résultat ne semble malheureusement pas en rapport avec tous les efforts dépensés. L'impression sépulcrale de ce mobilier d'ébène nous porte peu au charme tout d'abord; puis la cheminée surmontée du haut-relief enluminé de Falguière nous pa-

rait avoir trop de rapport avec les traditions de la rue Saint-Sulpice. Le piano sculpté par A. Charpentier et peint par Besnard n'a pas beaucoup plus de séduction: cette frise peinte, entourant la caisse, ne fait pas assez intégralement partie du meuble lui-même.

Mais ce qui peut encore mieux montrer ce que peut être un effort avorté, lorsque le sens commun lui-même ne règle pas toute

L'ART DÉCORATIF



CH. PLUMET ET TONY SELMERSHEIM GUERIDON

chose, c'est la « chambre à coucher de garçon » de M. Biberfeld, de Berlin, où l'on se croit transporté dans une antre de sorcier, avec ce lit taillé dans un bloc énorme, cette lanterne faite de figures d'épouvante. Les cauchemars doivent nicher là à leur aise. Vraiment, jusqu'où la recherche du thème philosophique ou poétique nous entraînerait-elle !

Quelques meubles isolés n'en valent pas moins d'être signalés cette année, à côté des ensembles : ceux de M. Gallé, qu'il est souvent dommage de voir couverts de précieuses marqueteries, leur donnant ainsi une signification d'« objets d'art » qui fait craindre de les utiliser ; ceux de M. Gaillard, dont on connaît la sérieuse construction ; un meuble à médailles et à collections de M. Angst, qui

est l'élève de M. Dampf et qui a excellemment profité des leçons de son maître : c'est là un exemple qui touche à la perfection : une table élégante et très sobre de M. Hérol, avec ses coins assouplis ; les lits de cuivre de M. Th. Lambert, très intéressants modèles d'une technique peu exploitée ; le fauteuil et l'horloge de M. de Feure, où l'ornement devient trop recherché et fouillé : il faudrait craindre le maniérisme, car l'artiste a trop de valeur pour s'y abandonner. Notons enfin un meuble à décor végétal de M. H. Delisle ; et, du côté des Artistes Français, une table à thé de M. Albrizio.

GUSTAVE SOULIER.



PIERRE SELMERSHEIM MEUBLE DE BUREAU
(exécuté par Ausseur et Hipp)

CHRONIQUE

EXPOSITIONS DU MOIS. — La photographie s'introduit de plus en plus dans le domaine des artistes. Après cette exposition réservée aux épreuves à la gomme bichromatée, qu'ouvrit le Photo-Club — et qui occasionna l'article documenté, dû à la plume d'un spécialiste, que nous avons publié dans notre dernier numéro — le même cercle nous a donné son Salon annuel, où bien d'autres essais personnels ont pu se faire jour; puis voici qu'un des représentants les plus en vue de la nouvelle école américaine, M. Ed. J. Steichen, réunit, à la Maison des Artistes — en même temps que des peintures extrêmement subtiles et pénétrantes, figures mises en valeur par l'entourage ou le geste, et paysages saisis aux heures évocatrices — une série de photographies qui gardent le même accent de vision personnelle, soit dans les impressions de nature, soit dans les portraits où le modèle reste bien caractérisé, comme ceux de MM. Rodin, Bernard, Thaulow, Lembach, Bartholomé, Gustave Soulier, Maeterlinck et d'autres. C'est là une manifestation tout à fait significative.

Un artiste d'un beau tempérament nous est apparu dans les esquisses, pleines de fougue et de couleur, de M. Dreyfus-Gonzalés, réunies à la Maison des Artistes, rue Balzac. On sent là une main très rapide, qui ne s'attarde guère et n'a pas la patience de revenir, mais qui dans sa rapidité garde le sentiment de la disposition, des profonds accords de tonalités, dégageant l'éclat des chairs, des yeux, des lèvres. En surveillant sa facilité, l'artiste peut nous donner des œuvres d'un vrai peintre, solides et franches.

Relevons la bonne idée qui a fait grouper à M. Durand-Ruel une collection d'œuvres de Renoir, qui aidera à mieux connaître ce maître, trop ignoré, et à sentir la puissante influence qu'il a eue sur quelques-uns des meilleurs peintres de l'heure présente. La belle étude de M. Camille Mauclair que nous avons eu l'avantage de publier est aussi venue à son heure pour rappeler l'importance de cette œuvre, ses saines et puissantes qualités.

N'oublions pas non plus de mentionner, à l'« Art Nouveau Bing », les peintures et dessins de M. Paul Signac, un pointilliste sincère, et chez lequel le procédé adopté est le résultat d'une étude sérieuse, c'est-à-dire qu'on ne le rencontre que dans la mesure où il doit rendre l'effet cherché.

Chez Georges Petit, l'exposition de l'ancienne collection Humbert a pris une importance quasi historique; et malgré une abondance peut-être excessive de Roybet, marquant une prédilection pour le « copieux » et le « bien nourri » en peinture, de beaux morceaux, tels que ceux d'Isabey, de Fromentin, de Daubigny, de Stevens, et ce *Roi David*, hautain et désolé, de Gustave Moreau, marquent que, là encore, les Humbert avaient auprès d'eux des guides sûrs. G. S.

Vu rue Pelouze l'exposition des œuvres du peintre Henri Lebasque. Ces toiles pleines de soleil séduisent par l'imprévu et l'aisance de la composition, l'audacieuse justesse des effets, la subtilité des atmosphères, par des harmonies à la fois douces et vives, par la franchise d'une touche qui laisse aux ciels, aux verdure, aux figures de femmes et d'enfants leur fraîcheur, leur mouvement, leur grâce libre et vivante. La lumière, que nous voyons abandonner les œuvres de nos meilleurs paysagistes, se concentre et s'exalte dans les tableaux du peintre Lebasque.

Chez Sagot, rue de Chateaudun, exposition des gravures sur bois du Dr Paul Colin. C'est la brusque révélation d'un tempérament d'artiste, sensible et réfléchi, plein de vigueur et de sincérité. Aux échoppes et aux burins des modernes graveurs, le Dr Colin a préféré le canif des vieux xylographes, d'Albert Dürer, de Lucas de Charnach, de Hans Lutzelburger. Grâce à l'outil primitif, il a fixé les visions d'une âme inquiète, hantée par les hallucinations d'Edgard Poë et d'Hoffmann. Puis il a regardé la vie. Il l'a regardée longuement, intensément; il l'a reproduite dans sa réalité puissante, dans son grand mystère coutumier. Le *Semur*, le *Maréchal-ferrant*, le *Troupeau dispersé*, la *Péniche*, le *Bûcheron*, ce sont des images vivantes et symboliques, c'est du réel sur fond de rêve.

L'exposition posthume de Toulouse-Lautrec chez Durand-Ruel nous a permis d'embrasser dans son ensemble une œuvre forte, acérée, amère. Peintures, pastels, crayons, lithographies, toutes les productions de Toulouse-Lautrec prouvent un don de pénétration singulier, un dessin synthétique et précis.

Après une intéressante exposition de dessins et d'eaux-fortes de M. le Pan de Ligny, l'un des meilleurs disciples de Gustave Moreau que la Bretagne attire, — l'éditeur Hessèle vient de nous montrer, rue Laffitte, une nouvelle série inédite de peintures et de pastels de Ramon Pichot, l'artiste barcelonais, dont notre collaborateur

L'ART DÉCORATIF

M. Raymond Bouyer nous révélait la personnalité dans le numéro de novembre de l'*Art Décoratif*.
A. T.

LE CONSEIL D'ÉTAT ayant enfin accepté le legs Gustave Moreau, un décret instituant un nouveau musée national sous le nom de « Musée Gustave Moreau » vient d'être rédigé, qui sera soumis incessamment à la signature du Président de la République, en même temps que le décret d'acceptation par l'État d'une donation de 470,000 francs faite par M. Henri Rupp, ami de Gustave Moreau, pour assurer le fonctionnement et l'entretien du musée Gustave Moreau, qui devient musée national.

AU NOM du Comité de la Presse Artistique, M. Frantz Jourdain, son président, vient d'adresser aux comités des deux Salons une lettre pour protester contre l'abus qui permet aux chefs d'industrie de figurer au catalogue comme auteurs des objets d'art dont ils achetaient les modèles à des artistes. Nous savons que la Société Nationale s'est elle-même préoccupée de cette question, et nous avons lieu de penser qu'à la suite de cette lettre la Société des Artistes Français prendra en considération la nécessité d'assurer à chacun ses droits.

Mais il ne faudrait pas tomber dans l'excès contraire; il y a industriel et industriel; et de ce que l'on a des ouvriers sous ses ordres, de ce que l'on a fondé des ateliers, il ne s'ensuit pas que l'on ne soit pour rien dans l'invention des objets qui sortent de la maison: des noms illustres pourraient être cités en exemple.

DANS L'IMPOSSIBILITÉ d'insérer ici tout le palmarès du Salon des Artistes Français, nous donnons ici le résultat des votes pour les médailles d'honneur:

PEINTURE. — M. Bail obtient la médaille d'honneur pour son tableau: *Les Dentellières*, par 221 voix, contre 71 à M. Ferrier, 11 à M. Toudouze et 7 à M^{lle} Dufau.

SCULPTURE. — M. Hippolyte Lefebvre obtient la médaille d'honneur pour son groupe en marbre: *Jeunes aveugles*, par 96 voix, contre 45 à M. Peynot, 40 à M. Barreau, 11 à M. Icard, 8 à M. Puech, 6 à M. Carlès, 5 à M. Carlus, 1 à M. Récipon, 1 à M. Tonnelier.

GRAVURE. — La médaille d'honneur n'est pas décernée.

ARCHITECTURE. — La médaille d'honneur a été décernée à M. Henri Eustache, prix de Rome en 1891, et qui a exposé cette année un état actuel et une restauration de la *Voie sacrée à Rome*, plus un relevé des *Édifices byzantins de Biskra*.

A la Société des Artistes Français, voici les nouvelles nominations faites.

Ont été élus sociétaires:

Peinture. — MM. H. Anglada, J.-F. Auburtin, M^{lle} Beaux, M. Maurice Denis, M^{me} Duhem, MM. Lucien Griveau, J. Lavery, F. Le Gout-Gérard, J.-W. Morrice, A. Moullé.

Sculpture. — MM. Mulot, Gaston Schnegg.

Gravure. — MM. G. Greux, L. Legrand, G. Leheutre.

Objets d'art. — M. E. Tourrette.

Ont été nommés associés:

Peinture. — MM. Baker, A. Bastien, P. Boulicaut, T.-A. Brown, J. Enders, V. Guirand de Scévola, Jean-Pierre Laurens, Paul-Albert Laurens, J. Smits, A. Truchet, E. de la Villéon.

Miniature. — M. F. Paillet.

Sculpture. — M^{lle} Claudel, MM. Ch. Despiau, Ch. Dufresne, H. Saint-Lerche, P. Paulin, von Gosen, E. Wittman.

Architecture. — MM. Laverrière, R. Simonet.

Objets d'art. — MM. Ch. Boutet de Monvel, Ch. Rivaud, Scheidecker.

NOUS SOMMES heureux d'annoncer que l'Académie a décerné le prix Bordin à M. Paul Vitry, docteur ès lettres, attaché aux musées nationaux, pour son livre sur *Michel Colombe et la sculpture française de son temps*, dont nous avons rendu compte.

LE CONCOURS de cadres organisé par la Chambre syndicale des doreurs-miroitiers-ornemanistes a donné les résultats suivants:

1^{er} prix hors série: M. M. Koziérowsky.

1^{ers} prix: MM. Candour, A. Formisyn et R. Thibault.

2^{es} prix: MM. Wandenbergh, Berry-Moutard et Dammann.

Mentions: MM. Cayeux, L. Amaury, Charpentier, Courtin et G. Chardon.

Dans ces nominations, l'École Germain-Pilon compte 1 prix et 3 mentions, et l'École Bernard-Palissy 1 prix et 1 mention.

Les prix sont payables chez M. Morenvillier, 8, rue Marie-Stuart.

DES ARTISTES étudient en ce moment le projet d'un Salon d'automne qui serait organisé sur les bases suivantes: 1^o Création d'un Salon d'automne, sans aucune préoccupation d'exclusivité à l'égard des membres d'une Société existante; 2^o jury composé pour la moitié de peintres ou sculpteurs, pour un quart d'amateurs éclairés et de collectionneurs; 3^o interdiction de faire partie du jury à tout professeur d'un de ces ateliers organisés dans Paris comme

de véritables maisons de commerce, pour éviter les innombrables injustices nées de ce chef; 4° abolition de toutes récompenses et admission de droit, au bout d'un certain nombre d'admissions par le jury.

UN COMITÉ vient de se former sous la présidence de M. Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts, dans le but d'organiser une exposition complète du maître peintre-graveur Marcellin Desboutin, récemment décédé.

Parmi les membres de ce Comité, dont l'initiative va consacrer définitivement la gloire d'un grand artiste que sa modestie fit longtemps méconnaître, nous relevons les noms de MM. Arsène Alexandre, Léonce Benedite, conservateur du musée du Luxembourg; J. Béraud, F. Braquemond, président du Comité Desboutin; Ralph Brown, inspecteur des Beaux-Arts; G. Cain, directeur du musée Carnavalet; Ch. Formentin, conservateur du musée Galliera; Frantz Jourdain, président de la Presse artistique; G. Lafenestre, conservateur du musée du Louvre; Roger Marx, inspecteur général des musées; André Michel, conservateur des musées nationaux, etc.

L'exposition aura lieu à l'École des Beaux-Arts, quai Malaquais.

IL VIENT de se fonder une nouvelle Société, dite « des Amis de la Gravure sur bois », composée d'artistes graveurs et d'amateurs, dans le but d'encourager et de soutenir l'art de la gravure sur bois. La cotisation annuelle est fixée à 20 francs pour tous les sociétaires. Chaque sociétaire recevra une épreuve signée de chacune des planches qui seront commandées annuellement à un ou plusieurs sociétaires graveurs.

LES MORTS. — Benjamin Constant a succombé aux suites d'une maladie dont il souffrait depuis plusieurs années. Né à Paris en 1845, c'est à Toulouse qu'il commença ses études artistiques, et il était resté très attaché au midi. C'est après un voyage en Orient qu'il obtint ses premiers succès; on se rappelle *Les Prisonniers marocains*, *Les Chérifas*, *La Justice du Chérif*.

Changeant de genre, on lui voit peindre en plafond, à l'Hôtel de ville, *Paris convoquant le monde à ses fêtes*, des figures à la nouvelle Sorbonne, et le plafond du nouvel Opéra-Comique. En même temps, il obtenait de grands succès dans les portraits, de valeur inégale, qui ont figuré aux derniers Salons. Citons ceux de *M^{me} Benjamin Constant*, du *Duc d'Aumale*, de la *Reine Victoria*, du *Pape Léon XIII*, de la *Reine*

Alexandra, celui de ses fils; et cette année même, celui de *Lord Saville*.

Il était de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1893, et commandeur de la Légion d'honneur depuis 1900.

M. Charles Hayem avait enrichi notre Musée du Luxembourg d'une belle partie de sa collection, et notamment d'une série de tableaux de Gustave Moreau, permettant de pénétrer ainsi l'œuvre si peu connue de l'artiste. Peu de collectionneurs ont fait preuve d'un tel désintéressement et ont droit à autant de reconnaissance.

On apprend de Rome la mort de M. Jacquot Defrance, pensionnaire de la villa Médicis, qui donnait de très grandes espérances. On se rappelle les puissantes qualités de son tableau *Les Bœufs*, qui lui avaient valu l'an dernier une seconde médaille.

Le professeur Otto Eckmann vient de mourir à l'âge de trente-sept ans.

L'industrie d'art moderne allemand éprouve en lui une perte sensible. Il avait été l'un des instigateurs de la rénovation des formes décoratives, dans les dessins de tapisseries, les caractères typographiques, l'ornementation des livres, aussi bien que dans l'ameublement.

Il est curieux de rapporter, au sujet de ce qu'on est convenu de nommer « modern-style », l'avis d'Otto Eckmann :

« Aucun mortel, dit-il, n'a jamais créé un style qui se différencie de celui de son temps. Qu'on demande à des artistes sincères en quoi consiste leur « style », ils vous diront qu'ils ne le savent pas. Ils travaillent comme ils savent et doivent, et ne peuvent pas faire autrement.

Depuis cinq ans, Otto Eckmann était professeur au musée des Arts décoratifs.

CONCOURS ouvert à Vienne (Autriche) par le journal *Die Zeit*, pour l'exécution d'un entête de journal, de style moderne sans bizarrerie, portant en lettres lisibles les mots : « *Die Zeit* » (proportions : 51 3/4 × 34 1/4 cent.) Envoi des projets à cette adresse : Rédaction de *Die Zeit* (Titelconcurrentz), IX. Peregringasse, 1, à Vienne, avec nom sous enveloppe cachetée. Prix de 500 couronnes au projet primé.

Concours d'enseignes artistiques ouvert par le Conseil municipal de Paris. Il ne sera accepté

L'ART DÉCORATIF

que des types nouveaux et aucune reproduction. Les enseignes devront être présentées en nature, prêtés à être posées, toute latitude étant laissée aux concurrents quant à la forme, aux dimensions, à la matière employée, etc.

Primes: une de 2000 fr., deux de 1000 fr., cinq de 500 fr. Toutes les enseignes retenues par le jury recevront une médaille. Dépôt des œuvres du 1^{er} au 15 novembre.

Concours pour une affiche à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1904, à Saint-Louis (Amérique). Prix à la meilleure composition: 10,000 fr. Pour tous renseignements, s'adresser à M. P.-L. Bowen, 10, rue du Mont-Thabor, Paris.

EXPOSITIONS OUVERTES OU PROCHAINES à Paris, en province et à l'étranger:

Exposition de F. Butot et des peintres anglais et américains, au Musée du Luxembourg. — Exposition d'Art Décoratif Ancien et Moderne, au Nouveau Musée des Arts Décoratifs, Pavillon de Marsan. — Exposition de *Reliures*, au Musée Galliéra. — Exposition Internationale des *Arts et Métiers féminins*, organisée par la Fédération féministe, jusqu'au 5 octobre, dans les Serres du Cours-la-Reine. — Exposition de l'*American Art Association*, 2, impasse Conti, jusqu'au 1^{er} septembre.

Exposition internationale, à Lille, au Champ-de-Mars, jusqu'au 15 septembre. — Exposition des *Amis des Arts de la Somme*, à Amiens, jusqu'au 26 juillet. — Exposition des Beaux-Arts, à Pontoise, jusqu'à fin juillet. — 2^e Exposition des Beaux-Arts, à Enghien, jusqu'à septembre. — Exposition internationale, à Aix-en-Provence, jusqu'au 28 juillet. — Exposition des *Amis des Arts de la Côte-d'Or*, à Dijon, jusqu'au 15 juillet. — 49^e Exposition de la *Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise*, à Versailles, jusqu'au 14 septembre. — 48^e Exposition de la *Société des Amis des Arts*, à Douai, du 6 juillet au 3 août. — 16^e Exposition des Beaux-Arts et des Arts industriels, organisée par la *Société des Amis des Arts de Loir-et-Cher*, du 10 juillet au 10 août, au château de Blois. — 12^e Exposition de la *Société franc-comtoise des Amis des Beaux-Arts et des Arts industriels*, à Besançon, du 20 juillet au 25 août. — Exposition des Beaux-Arts, à Remiremont, du 9 août au 21 septembre. Dépôt des ouvrages à Paris, chez Pottier, 14, rue Gaillon, du 1^{er} au 19 juillet.

Exposition française à Londres (« Paris à Londres »), jusqu'à novembre. — *Exposition Internationale des Arts décoratifs modernes*, à Turin, jusqu'à novembre. — Exposition des

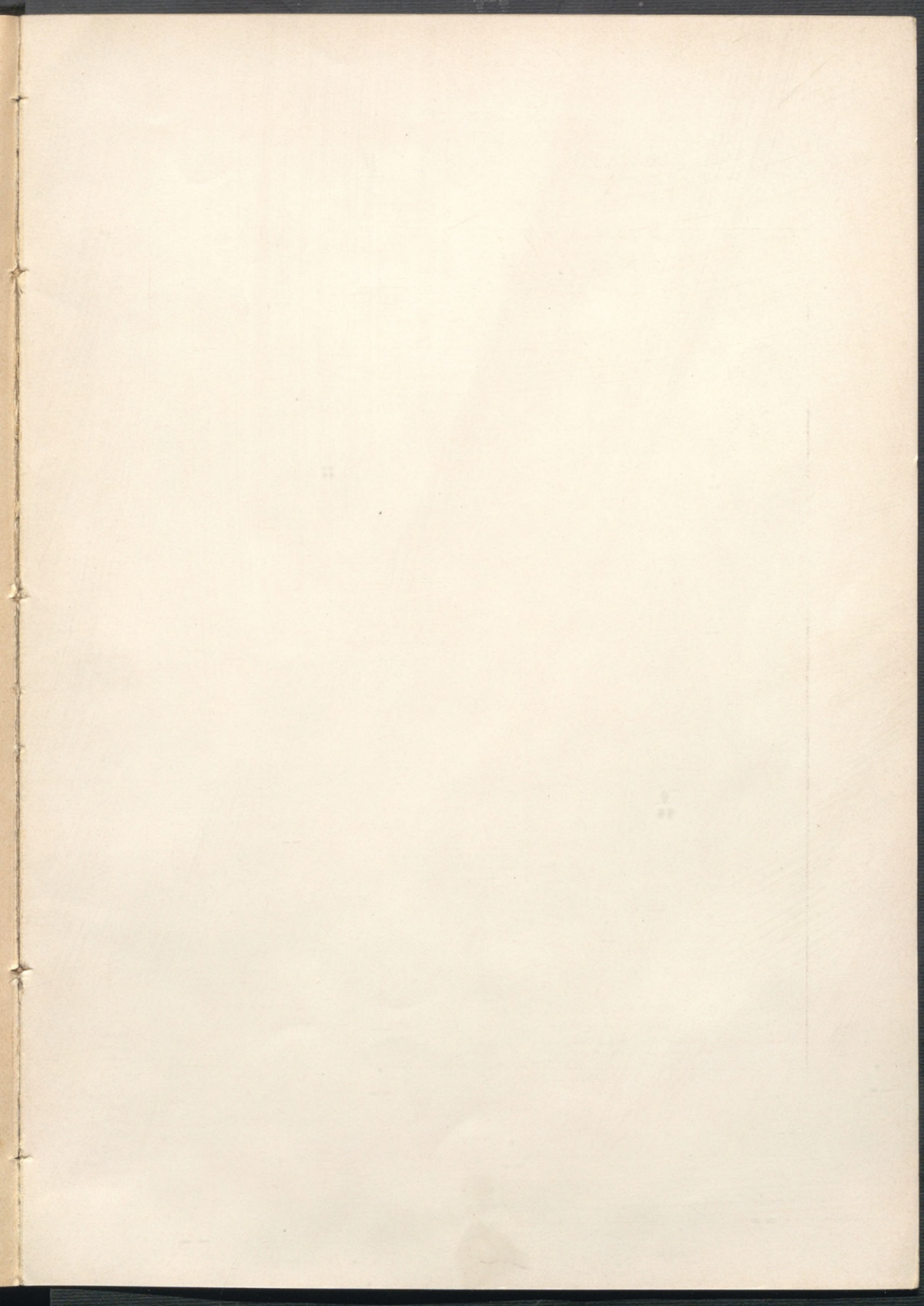
Beaux-Arts, à Baden-Baden, jusqu'à octobre. — Exposition de la Sécession, à Vienne. — Exposition triennale des Beaux-Arts, à Carlsruhe, jusqu'au 15 octobre. — Exposition annuelle de la Royal Academy, à Londres. — Exposition de portraits en mezzotinte des XVIII^e et XIX^e siècles, au Burlington Fine Arts Club, à Londres, jusqu'au 13 juillet. — Exposition d'œuvres de M. Rodin, à Prague, jusqu'au 15 juillet. — Exposition de la Sécession, à Berlin. — Exposition de la Société des artistes berlinois, à Berlin. — Exposition d'art français, Earl's Court, South Kensington, à Londres, jusqu'au 15 octobre. — Exposition des *Primitifs flamands*, à Bruges, dans l'hôtel de Gruuthuse, jusqu'à septembre. — 38^e Exposition des Beaux-Arts, à Gand, du 24 août au 2 novembre. Envoi des ouvrages avant le 22 juillet. — Exposition des Beaux-Arts, à Hanoï, du 3 novembre 1902 au 31 janvier 1903. — 5^e Exposition Internationale des Beaux-Arts, à Venise, du 22 avril au 31 octobre 1903 (crédit de 100,000 fr. pour les acquisitions de la municipalité).

LIVRES NOUVEAUX

Le Premier Livre des cachets, marques et monogrammes dessinés par Georges Auriol. (Librairie Centrale des Beaux-Arts. — Prix: 7 fr. 50). — Charmant petit album de signes et grimoires d'un joli caractère ornemental, où les lettres ne sont qu'un prétexte à arrangements graphiques ou floraux, qui dans leur rappel de signatures japonaises décèlent bien la subtilité moderne du décorateur éveillé qu'est Auriol.

CAMILLE MAUCLAIR: *Mères sociales* (Ollendorff). — Nous nous en voudrions de ne pas signaler le nouveau livre de notre collaborateur Camille Maclair, qui apporte dans l'étude des problèmes sociaux la même force, la même pénétration que dans l'analyse des caractères esthétiques. Nous nous plaisons à louer ici la diversité de son œuvre et la portée profonde qu'on le voit mettre en tout ce qu'il écrit.

Raphaël à Rome, par PIERRE DE BOUCHAUD (Lemerre). — Brève, éblouissante et féconde, c'est l'existence du divin Santi. C'est aussi son œuvre majestueux et suave, évoqué devant le décor de la ville éternelle, sous le rayonnement de la plus subtile lumière, dans cette atmosphère incomparable où flottent tant de pensées et tant de rêves. Critique haute et pénétrante, langue sûre, colorée, harmonieuse, *Raphaël à Rome* est digne de l'écrivain d'art que nous connaissons, du poète de *Rythmes et nombres* et du *Chemin du souvenir*.





MÈRE DONNANT À BOIRE À SON ENFANT

MARY CASSATT